

Direction des bibliothèques

AVIS

Ce document a été numérisé par la Division de la gestion des documents et des archives de l'Université de Montréal.

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

NOTICE

This document was digitized by the Records Management & Archives Division of Université de Montréal.

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.

Université de Montréal

Innovation technico-scientifique et rationalité instrumentale dans l'utopie et la dystopie
technique moderne

par
Philippe Guay

Département de littérature comparée
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de maîtrise
en littérature comparée

Juillet 2008

© Philippe Guay 2008



Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé :

Innovation technico-scientifique et rationalité instrumentale dans l'utopie et la dystopie
technique moderne

présenté par

Philippe Guay

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Terry Cochran
président-rapporteur

Tonglin Lu
directrice de recherche

Julian Vigo
membre du jury

Mémoire accepté le 13 novembre 2008

Résumé

Par une lecture attentive de deux utopies techniques modernes d'importance incontestée (*Looking Backward* d'Edward Bellamy et *A Modern Utopia* de H.G. Wells) et de deux dystopies intimement inspirées de ces dernières (*Nous autres* d'Eugène Zamiatine et *Brave New World* d'Aldous Huxley), nous proposons ici un examen approfondi du rôle et des implications de l'innovation technico-scientifique et de la rationalité instrumentale dans l'utopie et la dystopie technique moderne, avec une attention particulière au rapport qui les lie indéniablement. Ainsi, en considérant les présupposés qui guident ces utopistes dans l'élaboration de leurs sociétés idéales, ainsi que les critiques qu'en présentent ces dystopistes, qui ne manquent pas de faire ressortir le côté sombre de l'élan « utopiste », nous engageons en plus un examen critique d'un certain rapport au monde (scientifique, technique, instrumental) dont dépend l'utopie technique moderne et que critique l'anti-utopie, en cela qu'il s'applique toujours potentiellement à l'humain, conséquemment en proie à une instrumentalisation, standardisation, voire déshumanisation certaine.

Mots clés : anti-utopie, anti-utopisme, centralisation politique, contre-utopie, instrumentalité, modernité, rationalisation, science, technologie, utopisme.

Abstract

Through a careful reading of two modern technological utopias of undisputed importance (Edward Bellamy's *Looking Backward* and H.G. Wells' *A Modern Utopia*) and of two dystopias they greatly served to inspire (Yevgeny Zamyatin's *We* and Aldous Huxley's *Brave New World*), this text proposes an in-depth analysis of the role and implications of technological scientific innovation and instrumental rationality, and of the ties between the two, within modern technological utopia and dystopia. Also, in addition to examining the assumptions that guide our utopians throughout the drawing up of their ideal societies, we consider the criticism put forth by their dystopian counterparts, who meticulously show the dark side of utopian enthusiasm. In that light, this text aims at a critical analysis of the scientific, technical and instrumental relation to the world on which technological modern utopianism is founded and which anti-utopians criticise for its potential instrumentalisation, standardisation and dehumanisation of man.

Keywords : anti-utopia, anti-utopianism, dystopia, instrumentality, instrumental rationality, modernity, rationalisation, science, technology, utopianism.

Table des matières

INTRODUCTION	1
CHAPITRE 1	9
A. Bellamy et le projet utopique de <i>Looking Backward</i>	11
B. Wells et l'utopie cinétique de <i>A Modern Utopia</i>	17
C. Sciences, technique et rationalisation	23
D. L'individu au sein de l'utopie technique moderne	30
E. Une fascination pour la « machine »	32
F. Instrumentalisation du monde, de la nature dans l'utopie	37
CHAPITRE 2	46
A. Zamiatine et la rationalisation wellsienne dans <i>Nous autres</i>	47
B. Huxley et l'instrumentalisation dans <i>Brave New World</i>	52
C. L'opposition « nature » et « civilisation »	58
D. Question de l'individu : quelques perspectives sur la rationalisation...	62
E. Quelques perspectives sur l'autonomie radicale	69
F. Limites à la science dans <i>Brave New World</i>	79
CONCLUSION	87
BIBLIOGRAPHIE	96

Introduction

Par contraste à l'optimisme utopique qu'inspire manifestement la révolution industrielle chez de nombreux penseurs du XIX^e siècle, avec tous ses prodigieux développements techniques et scientifiques et toutes ses potentialités de réorganisation de la société, il ne reste peut-être plus, aujourd'hui, qu'un sentiment d'incompréhension, voire de dégoût, face aux innombrables atrocités et désastres politiques, militaires, environnementaux et humanitaires, que de telles avancées ont pour le moins rendus possibles; sans parler de ceux et celles encore seulement à venir. C'est en ce sens, sans doute, que l'idéal utopique se trouve à présent (et peut-être plus que jamais) vidé de toute pertinence idéologique, comme de toute probabilité historique; que l'utopie en elle-même semble derechef révolue, à jamais reléguée aux confins du passé, et donc réduite à une simple « expérience de pensée », maintenant dépourvue de la moindre prise positive sur notre réalité, imaginaire ou effective. Il suffit d'ailleurs pour s'en convaincre de considérer le cynisme qui, aujourd'hui encore, accueille spontanément la simple idée d'utopie, presque irrémédiablement liée aux échecs autocratiques et despotiques du siècle dernier. Il fut un temps, pourtant, où l'utopie semblait désormais à la portée de l'humain, où celui-ci, grâce à une approche à la fois scientifique et rationnelle au monde, donnait bel et bien l'impression d'avancer vers la réalisation concrète d'un âge d'or enfin arraché à son plus lointain passé. La science, appuyée de la philosophie expérimentale, lui ouvrait ainsi la voie vers d'incalculables découvertes, vers l'élucidation de véritables « mystères » de la nature, le dotant de moyens concrets qui lui

permettraient du coup de transfigurer pour le mieux le monde, la nature et surtout la société des hommes.

Évidemment, les implications de ces développements, au même titre que leurs promesses et leurs menaces pour l'avenir, ne tardèrent guère à bouleverser la société même. Et bien que certains considéraient d'un mauvais œil ces transformations, d'autres les accueillirent pour ainsi dire à bras ouverts, célébrant en toute confiance ce pouvoir désormais imparti à l'ensemble de l'humanité. Pour les plus optimistes, ces progrès techniques laissaient présager, en dépit d'inégalités sociales considérables, une prospérité et une abondance matérielle sans précédent pour l'ensemble de la collectivité, à travers l'introduction de progrès sociaux nouveaux. Ces promesses de la technique s'insinuèrent ainsi toujours plus loin, et tout spécialement dans le domaine de l'imaginaire, avec l'émergence de cette variante « technique » de l'utopie moderne qui retiendra ici notre attention, puisque l'utopie technique moderne* présente une réflexion littéraire critique intimement inspirée des potentialités à la fois présentes et futures de l'innovation technico-scientifique eu égard à l'instauration et à la gestion d'une utopie technique moderne au sens propre. Ainsi, cette variation sur le thème de la réflexion utopique – qui prit alors pour objectif d'orienter la société entière sur ces potentialités nouvelles et sur les possibilités, avérées surtout, d'une utopie qui serait, elle aussi, tout aussi effective – nous éclairera nous aussi sur les principaux présupposés, questionnements et craintes concernant le rôle de l'innovation technico-scientifique et de

* Nous forgeons ici un concept nouveau afin de référer à deux utopies représentatives de ce que nous appelons le « tournant technique » de la tradition utopique, tout en restant bien conscient que nombre de critiques les classent simplement sous l'appellation légitime, mais précisément trop générale pour nos besoins, d'« utopie moderne ». En centrant ainsi notre propos sur ces textes que nous rattachons à l'idée d'utopie technique moderne, nous espérons aussi en dégager ces éléments qui rendent compte de sa spécificité, justifiant du coup le recours à un concept inusité.

la rationalité instrumentale au sein de l'utopie et, plus tard, de la dystopie technique moderne.

Si l'on s'intéresse ici à l'impact de la technique dans le développement de ce nouveau genre utopique, au rôle qui lui est réservé dans la réalisation et l'organisation de la société idéale, il importe d'abord de souligner que contrairement à ce que l'on serait d'emblée tenté de croire, les défenseurs de l'utopie technique moderne ne révolutionnent pas le genre utopique en lui-même, mais reprennent et approfondissent bon nombre de ses idées maîtresses dans un contexte quelque peu nouveau. Ainsi donc, on doit plutôt parler d'une « évolution naturelle » de l'utopie moderne (telle que développée, par exemple, chez Thomas More, Francis Bacon ou Tommaso Campanella), que d'une véritable rupture d'avec cette tradition littéraire. Cette « évolution » concerne notamment la portée géographique de l'utopie technique (qui s'étendrait idéalement à l'ensemble de la planète) ainsi que les moyens désormais envisagés (dérivant presque exclusivement d'innovations techniques et scientifiques réelles, imaginées ou à venir) en vue de sa réalisation. Pourtant, l'importance ainsi accordée à l'innovation et à la rationalité instrumentale n'est pas du tout nouvelle, mais est déjà caractéristique de l'utopie moderne, du moins dans la forme que lui prêtent les auteurs susmentionnés. De fait, Bacon, More et Campanella font tous trois de la rationalité instrumentale une pierre angulaire de leur société idéale, préconisant en plus – c'est du moins le cas de Bacon et de Campanella – le recours à la connaissance scientifique dans le but d'une possible maîtrise des pouvoirs de la nature. On pourrait donc dire que les avancées techniques et scientifiques – qui sont à vrai dire le « cœur » de l'utopie technique moderne – trahissent une volonté d'approfondir et de renforcer un rapport proprement rationnel et instrumental au monde dans l'accomplissement de l'utopie, rapport effectivement déjà

présent dans l'utopie moderne au sens strict. Mais en dépit même de tels rapprochements, que pareille mise en contexte historique (et historicisante) rend bien sûr sensibles, l'utopie technique moderne ne garde pas moins une spécificité certaine, qui deviendra de plus en plus claire à mesure qu'on s'attardera aux réactions accompagnant, en Amérique et en Europe, ces nombreuses percées technico-scientifiques, particulièrement vers la fin du XIX^e et le début du XX^e siècle. Car autant l'utopie technique moderne véhicule un optimisme indéniable, autant elle s'alimente d'une virulente critique de la détérioration générale de la qualité de vie au sein des grandes villes à l'ère industrielle, l'ère du « capitalisme sauvage »...

Auteur de ce que plusieurs considèrent comme l'utopie technique moderne définitive, soit la première en son genre, Edward Bellamy représente à ce titre une figure centrale de l'utopisme moderne. En effet, son utopie *Looking Backward*, certes née de l'espoir et de l'émerveillement que lui inspirait la vue des transformations effrénées de sa société, mais aussi d'une amère désillusion eu égard à la manière dont on s'était jusqu'alors contenté de l'administrer, nous livre ainsi cet âge d'or qu'il entrevoyait clairement et que, selon lui, le futur nous apporterait assurément, dès lors qu'on reconnaîtrait la valeur des principes et préceptes que l'écriture de son utopie était plus ou moins destinée à mettre de l'avant. Pour toutes ces raisons et d'autres encore, l'importance de cette première utopie technique ne saurait être surestimée; c'est d'ailleurs pourquoi elle compte parmi les textes dont nous proposons l'étude, d'autant plus qu'elle sert d'inspiration à toute une panoplie d'auteurs qui donnèrent ensuite forme à leurs propres projets et projections utopiques.

Parmi ceux-ci, l'un des plus importants restera sans doute H.G. Wells, dont l'influence a été déterminante sur toute une génération d'écrivains – notamment sur

Zamiatine, Forster, Huxley et Orwell, parmi d'autres, qui en firent tous l'aveu en effet – et dont l'importance se confirme plus encore à la lumière de l'utopie *A Modern Utopia*, ce second texte de notre corpus. Car c'est dans et par cette expérience littéraire, achevée quelque quinze années après l'utopie de Bellamy, que Wells approfondit l'idée et la portée de l'innovation technique et scientifique, tout en théorisant ce qu'il appelle les modalités d'une utopie « proprement moderne », fondée sur des idéaux de progrès et d'innovation dans une transformation à la fois concrète et soutenue du monde et de la société. Wells donne ainsi forme à ce qu'on pourrait appeler une première utopie véritablement mondiale, gérée selon les règles et les principes stricts, mais bénéfiques, d'une « noblesse volontaire », en vue de la réalisation d'un ordre et d'un progrès à part entière. À ce titre, ajoutons que le progrès et l'innovation sont conçus, chez Wells, comme éléments moteurs de l'utopie, étant indispensables non seulement à son développement, mais surtout à sa conservation dans le temps.

Ce tournant « technique » de la tradition utopique s'appuie naturellement sur divers présupposés, notamment ceux de neutralité et d'instrumentalité des moyens techniques dans une gestion « utopique » du monde. Toutefois, à considérer ce potentiel « transformateur » dont plusieurs l'investissent volontiers, il semble primordial d'interroger les implications de la technique, et plus encore de ce rapport – scientifique, technique, instrumental – au monde qu'elle reprend et consacre aussi en quelque sorte. De fait, ces implications soulèvent de pressantes questions en ce qui concerne le pouvoir dont elles dotent, même seulement indirectement, les « dirigeants » d'une telle société, surtout considérant la centralisation politique draconienne que nos auteurs privilégient. La question qui nous préoccupe concerne donc, dans un premier temps, la portée de ces moyens techniques et instrumentaux que promeuvent nos deux utopistes, en prêtant plus

spécifiquement attention aux présupposés qui les guident à travers l'élaboration de leur société idéale respective. Car en œuvrant pour l'adoption de critères d'utilité, d'efficacité, d'instrumentalité et autres du genre dans le domaine d'une gestion centralisée de la société, et même de l'individu humain à proprement parler, on se trouve rapidement aux prises avec un problème éthique dont la résolution semble surtout loin d'être évidente. C'est en ce sens qu'on s'intéresse aussi, et peut-être plus spécifiquement encore, à cette réaction antiutopique, d'ailleurs assez vive au XX^e siècle, d'auteurs comme Eugène Zamiatine et Aldous Huxley, puisqu'ils présentent une critique cinglante des excès qu'une volonté de transformer « pour le mieux » la société se montre toujours déjà susceptible de légitimer de par cette approche « quantitative » – et non « qualitative » – à l'organisation et à la gestion de la société, qui est au centre même de l'utopie technique moderne.

Or, que la riposte antiutopique s'attarde ainsi aux implications d'un rapport rationalisant à la gestion de la société, comme d'un éventuel contrôle technique et instrumental de l'humain, explique en quoi les questions de la liberté et de l'autonomie se trouvent tant au centre des préoccupations de ces auteurs qui, dans le contexte de leur critique de l'utopie « technique », considèrent davantage l'*impact* d'une rationalité technico-instrumentale que la technique prise par elle-même, indépendamment du pouvoir et du potentiel dévastateur dont elle dote l'humain. En effet, à considérer *Nous autres* de Zamiatine et *Brave New World* de Huxley, soit ces troisième et quatrième romans de notre corpus, il devient apparent qu'à l'instar d'autres critiques de l'utopie, Zamiatine et Huxley ne s'en prennent guère à la technique en tant que telle, mais à la standardisation, à l'instrumentalisation, voire à l'éventuelle déshumanisation de

l'humain qui l'accompagne « potentiellement » dans les utopies de Wells et de Bellamy et « effectivement » dans leurs propres dystopies.

C'est ainsi, donc, que nous chercherons tout au long de cette recherche à mener une réflexion critique autour de l'utopie technique moderne, en tentant d'élucider cette part manifestement centrale qu'y occupent l'innovation technico-scientifique et la rationalité instrumentale, en s'attardant plus spécifiquement à leurs implications pour la société, cela va sans dire, mais aussi, et surtout, pour l'individu. À cette fin, nous nous en remettons également à cette « seconde génération d'auteurs », parmi lesquels figurent Zamiatine et Huxley, qui écrivent en réaction aux projets utopiques de ces deux penseurs clés de l'utopie technique que sont Wells et Bellamy, tout en cherchant à montrer, puis à mettre en cause, ce rapport au monde et à l'humain qu'une rationalité technique et instrumentale semble pour le moins consacrer. Il s'agira, bien sûr, d'examiner le fondement premier de ces réflexions utopiques, et donc des espoirs et des présupposés qui les guident, tout en s'interrogeant sur les raisons – possibles, probables et manifestes – des objections posées contre l'idée même d'une utopie, ou du moins de l'utopie dans la forme générale qui lui prêtent Wells et Bellamy. Évidemment, le fait que Zamiatine et Huxley se réclament tous deux ouvertement de l'influence « wellsienne » ajoute un intérêt supplémentaire à leurs critiques dans le cadre de cette analyse, à l'instar de cette influence notable de Bellamy sur Wells. Mais quoi qu'il en soit, d'importantes questions sont traitées de part et d'autre, et leurs réponses nous semblent d'autant plus dignes d'intérêt, sur le plan historique, que tous ces textes sont antérieurs – et certains même de beaucoup – à l'apogée du barbarisme totalitaire et technique du XX^e siècle (qu'Orwell, lui-même, ne manqua pas de lier, à sa façon, au projet utopique de Wells).

Enfin, nous tenons surtout à mentionner, avant de poursuivre, que la forme prêtée à cette réflexion paraîtra sans doute un peu libre par moments. En plus des quelques digressions ou remarques accessoires, nous nous sommes permis d'écarter divers auteurs dont les travaux ne présenteraient pas moins un intérêt substantiel considérant notre objet d'analyse. La liste des théoriciens pertinents semble en effet assez longue; les noms de Marx, de Freud, de Foucault et de Heidegger parmi d'autres viennent immédiatement à l'esprit. Or, c'est précisément en raison du nombre de théoriciens dignes de mention, ainsi que le nombre considérable d'auteurs déjà invoqués, que nous nous sommes contentés d'aborder, à quelques exceptions près, ces seuls « littérateurs » qui forment l'essentiel de notre corpus. Ainsi, notre but aura été de dégager, à même leurs textes, une analyse critique de l'innovation technico-scientifique ainsi que de la rationalité instrumentale dans le contexte de l'utopie technique moderne. Et, encore là, nous restons bien conscients que cette seule façon de poser notre problème, et donc d'en délimiter l'objet premier, aurait pu – certains ajouteraient peut-être aurait dû – mener notre investigation sur le terrain de la philosophie de la technologie, suggérant entre autres une mise en question des conceptions dominantes – instrumentale, déterministe, substantiviste – de la technique. Or si un tel questionnement ne nous a guère semblé indispensable, c'est surtout en raison de l'orientation plus précisément « utopique » que « technique » (au sens strict) de notre problématique, si bien que nous avons préféré, encore une fois, nous en tenir à des considérations plus proches des problèmes que traitent nos différents auteurs ainsi que du champ de leurs réflexions respectives.

Chapitre 1

Si l'idée d'utopie est d'emblée associée à celle d'un âge d'or perdu dans un passé à jamais révolu ou, peut-être, à venir seulement, dans un futur à réaliser (ou qui se réalisera), la spécificité de l'utopie moderne, elle, réside avant tout dans sa *possibilité* future, éventuelle, sinon présente, actuelle. Ainsi, même si l'utopiste moderne nous présente, le plus souvent, une société achevée, celui-ci vise à faire naître en nous, outre l'idéal de la pensée critique, celui, plus noble encore peut-être, d'une société idéale : l'utopie. Bien entendu, la nature spécifique des différentes utopies varie grandement d'un auteur à l'autre, d'où une panoplie de qualificatifs pour caractériser cette profusion d'ouvrages qui font de l'utopie une tradition littéraire et philosophique si riche. Mais, que l'on parle d'utopies hédonistes ou rationalistes, agraires ou mécaniques, insulaires ou mondiales, force est d'admettre qu'elles tendent toutes vers une fin commune, l'idéal d'une société harmonieuse et ordonnée, en tout point parfaite, où personne ne souffre, où tous profitent au contraire de l'existence. C'est donc sur le plan des modalités et des moyens proposés que se distinguent les diverses utopies modernes. Et même si elles témoignent souvent d'un quelconque parti pris idéologique (qu'on pense par exemple au débat opposant Morris à Bellamy), celles-ci trahissent surtout, comme le remarque George Kateb, ce contexte historique et social dont l'auteur est avant tout le produit.

The imagination of a given thinker is inevitably dominated by the level of technology, by the means of production, available at the time, or thought to be implicit in the technology of the time; consequently the arrangements he proposes are a function of what he sees or can, in seriousness, imagine¹.

¹ George Kateb, *Utopia and its Enemies*, p. 8.

De fait, le XIX^e siècle, période associée à d'importantes percées techniques et scientifiques, témoigne amplement de cet état de fait, non seulement par la quantité d'utopies à y voir le jour (conséquence, sans doute, de l'impression générale que l'utopie était alors à portée de main), mais aussi par l'*impact* des sciences et de la technique sur la spéculation utopique en tant que telle. On remarque, par exemple, l'émergence d'une nouvelle forme d'utopie, soit l'utopie *technique* moderne, qui appuie justement l'avènement de la société idéale sur les développements technico-scientifiques dans le cadre d'une gestion rationnelle de la vie et de la société au sens large. Le problème, tel qu'il se pose pour nous dans ce chapitre, concerne la portée, les implications de cette rationalisation du monde et de la société, de même que l'instrumentalisation technique qu'elle introduit et qui menace ultimement l'intégrité même du projet utopique. Ce problème, dont l'importance se mesure tout spécialement à la quantité d'anti-utopies qu'il suscitera, nous proposons de l'aborder, dans un premier temps, par une analyse des projets utopiques qu'élaborent Edward Bellamy, avec *Looking Backward 2000-1887* (1888), et H.G. Wells, avec *A Modern Utopia* (1905).

Si nous nous contentons de ces deux textes, c'est en raison de leur importance incontestée au sein de la tradition utopique. Après tout, *Looking Backward* constitue la première vraie utopie technique moderne, ayant marqué son époque en soulevant une série de débats et en contribuant ainsi, bien qu'indirectement, à l'élargissement de la tradition utopique. William Morris, par exemple, écrira son utopie *News from Nowhere* (1890) en réponse directe à ce texte de Bellamy, et Wells, en plus de s'y référer à maintes reprises tout au long de *A Modern Utopia*, y puisait déjà l'inspiration au moment d'écrire sa fiction dystopique *When the Sleeper Wakes* (1899). Beaucoup plus tardif, notre second texte nous intéresse, d'une part, pour son influence sur toute une

génération d'auteurs dystopistes, et d'autre part, parce que Wells concentre son effort utopique autour du potentiel technique et scientifique de l'humain dans le cadre de la construction d'une société idéale, ce qui ne manque pas de soulever nombre de questions et de craintes qui, bien entendu, seront abordées tout au long de ce travail.

Nous entamerons donc notre analyse par un examen comparatif de l'orientation utopique proposée dans *Looking Backward*, puis dans *A Modern Utopia*. Notre intention sera d'abord de mettre en lumière la spécificité de l'utopie technique moderne et de montrer comment celle-ci s'élabore autour d'une forte rationalisation des ressources, des moyens, et de la société au sens large. C'est dans ce contexte, il nous semble, que le rôle de la technique au sein des processus utopiques ressortira plus distinctement, que se feront palpables, au demeurant, ces présupposés instrumentalistes qui participent à la consolidation d'un rapport « rationalisant » au monde, ouvrant alors sur l'objet même de notre second chapitre, soit la mise en question de ces présupposés et du rapport au monde qu'ils consacrent, à travers une exploration du potentiel dystopique qu'y trouvent Zamiatine et Huxley.

A. Bellamy et le projet utopique de *Looking Backward*

Le contexte socio-historique duquel émergent ces textes est révélateur du sens que prend la technique au sein de l'utopie telle que Wells et Bellamy la conçoivent. En fait, étant donné la nature du projet utopique, soit cette volonté d'analyse et de critique des conditions sociales existantes, c'est justement à travers l'élucidation de ce contexte que nous saurons situer l'enjeu utopique de l'époque et cerner la spécificité de son rapport à la technique. Pour commencer, rappelons que la littérature utopique emploie une variété de procédés littéraires qui visent en essence à la défamiliarisation ou même à

l'aliénation momentanée du lecteur face à sa société. L'auteur cherche ainsi à favoriser l'identification du lecteur au protagoniste de l'histoire – qui lui-même vit cette défamiliarisation, sinon la profonde mise en question de sa réalité, dans la découverte subite et parfois salvatrice de l'utopie, dans le creux d'une vallée inaccessible, sur une île jusqu'alors inconnue, une autre planète, ou même dans un futur lointain. Idéalement, cette défamiliarisation culminerait dans une admiration sincère de la perfection de l'utopie, possiblement avec le désir, même inavoué, qu'elle se réalise. De ce fait, le projet utopique ne consiste pas seulement dans l'élaboration hautement intellectuelle d'une société en laquelle on retrouverait l'ordre et l'harmonie d'un passé perdu, mais encore, et surtout, dans un processus de réflexion critique qui incombe tant à l'écrivain qu'au lecteur, bien que ce dernier soit seulement mené à travers cette mise en cause des principes et présupposés qui régissent l'organisation de sa société, pour ne rien dire de son existence.

Dans *Looking Backward*, Edward Bellamy nous présente l'histoire de Julian West, un jeune homme de l'élite bourgeoise de Boston qui s'endort en 1887 et se réveille seulement en l'an 2000. Mr. West, notre protagoniste et narrateur, entame le récit de cette expérience inouïe en racontant le tumulte typique de la société américaine à la fin du XIX^e siècle. Il parle, par exemple, des inégalités sociales qui réduisaient des couches entières de la population à une vie de misère, des grèves incessantes qui en dérivèrent, et le trouble qu'en ressentaient, comme lui, les détenteurs de capital. Il ne manque pas de souligner non plus comment ces capitalistes craignaient surtout l'écroulement d'un ordre social fondé sur une distribution inégale de la richesse, en plus d'une distribution inégale du travail, qui en était pourtant garant :

Living in luxury and occupied only with the pursuit of the pleasures and refinements of life, I derived the means of my support from the labor of others, rendering no sort of service in return. My parents and grand-parents had lived in the same way, and I expected that my descendants, if I had any, would enjoy a like easy existence².

Bien qu'il relate cet état de fait du point de vue de quelqu'un qui sait maintenant qu'il ne relève en rien d'une nécessité, il est vrai qu'avant son éveil à l'aube du second millénaire, les classes sociales, sans paraître immuables ou hermétiques, lui semblaient néanmoins, comme à ceux de son rang, être parties intégrantes d'une réalité sociale rarement, sinon jamais, remise en cause : « It had always been as it was, and it would always be so. It was a pity, but it could not be helped, and philosophy forbade wasting compassion on what was beyond remedy³. » Cette complaisance, voire cette indifférence caractéristique de ses contemporains, Bellamy l'attribue à une impression erronée leur laissant croire que l'histoire de l'humanité était de nature cyclique, et tout espoir d'un progrès social indéfini, une simple chimère de l'imagination. Ces préconceptions, Bellamy cherche à les porter au jour, voire à les démentir : que la société soit divisée en classes de riches et de pauvres, d'éduqués et d'ignorants, n'implique pas qu'elle doive l'être, mais seulement qu'on accepte qu'elle le soit. Cela reflète, au fond, un état de fait familial, pour lequel le terme « capitalisme sauvage » reste d'ailleurs fort approprié : celui d'une époque trouble, rongée par une transformation trop rapide de la société, laissant chacun en proie à ses propres problèmes, sans le moindre souci pour autrui.

Toutefois, la visée utopique de l'auteur n'est pas de proposer aux laissés-pour-compte une petite rêverie littéraire. L'utopie doit être un tonifiant, non un narcotique; elle doit aiguillonner plutôt qu'offrir les douceurs de l'évasion intellectuelle ou spirituelle. Bellamy, comme tout utopiste, veut secouer ses lecteurs, les confronter à la

² Edward Bellamy, *Looking Backward 2000-1887*, pp. 47-48.

³ *Ibid.*, p. 50.

disparité entre leur triste société, produit d'une époque malheureuse, et celle de son utopie, à la fois harmonieuse et équilibrée, dont notre protagoniste s'évertue à égrener les mérites. Dès lors, il n'y a rien d'étonnant à ce que Julian West soit riche et éduqué. Bellamy vise à sensibiliser les mieux nantis aux inégalités inhérentes à la société de l'époque, inégalités que ces derniers côtoyaient forcément de façon quotidienne, mais généralement avec apathie ou indifférence. En revanche, *Looking Backward* n'a rien d'un tract révolutionnaire, pas plus qu'il ne présente, en dépit même des associations politiques ultérieures de son auteur, un projet politique clair et défini. De son propre aveu, Bellamy voulait simplement rendre ses contemporains conscients de certaines tendances sociales qui suggéraient une transition importante et *imminente* dans l'évolution de l'organisation de la société. Son intention, dans ses propres mots : « To interpret the purport and direction of the conditions and forces which were tending towards Nationalism, and thereby make the evolution henceforth a conscious, and not, as previously, an unconscious, one⁴. » Plus qu'une expérience de pensée, Bellamy nous propose une espèce de prophétie, une projection de ce que sera (ou du moins pourrait être) le futur en tant qu'issue logique des troubles de l'époque, en cela qu'ils mèneraient à une centralisation extrême, puis à la nationalisation, des moyens de production, du pouvoir et de la richesse sociale.

Dans le cadre de cette utopie qui, rappelons-le, présente la projection d'un futur sur le point de se réaliser, ces troubles qui sont d'abord une réaction aux fortes concentrations de capital ayant entraîné une dépendance croissante de la majorité à une minorité de capitalistes s'apaisent d'eux-mêmes, les consolidations capitalistiques et l'émergence subsidiaire de monopoles géants n'étant pas dénuées d'aspects bénéfiques à

⁴ Bellamy, Introduction, *Looking Backward*, Bellamy cité par Alex Macdonald, p. 22.

l'ensemble de la société. Synonymes d'une plus grande efficacité, d'une plus grande production de richesse, elles se prouvent ultimement responsables d'une augmentation générale du niveau de vie, en dépit d'inégalités sociales croissantes.

The movement toward the conduct of business by larger and larger aggregations of capital, the tendency toward monopolies, which had been so desperately and vainly resisted, was recognized at last, in its true significance, as a process which only needed to complete its *logical evolution* to open a golden future to humanity⁵.

Cette projection de l'auteur s'inspire grandement d'un préjugé en faveur à l'époque, celui du « bigger is better », qui sous-tend la centralisation du pouvoir économique et la constitution d'importants monopoles. Il est à se demander, par ailleurs, si ce préjugé n'était pas intimement lié à la forme que prennent ces utopies techniques modernes, spécialement sur le plan de la portée et des dimensions. De fait, l'organisation utopique de Bellamy prend en charge un pays en entier, nourrissant en plus l'espoir latent que se réalise un jour l'unification du monde entier sous la direction de cet État unique, alors que chez Wells, l'utopie incarne déjà la réalisation d'un tel espoir. Mais au-delà de ce premier préjugé, il semble en fait qu'on doive en considérer une autre, que cette projection de Bellamy reflète tout autant : celui d'une « *évolution logique* » qui sous-tendrait à l'ensemble de l'Histoire, menant l'humanité sur la voie irrésistible du progrès.

Tel que le fait valoir Robert C. Elliott dans son essai *The Shape of Utopia* :

By the nineteenth century Western man's fantastically successful command over Nature by means of science and his faith in the inevitability of progress made it seem that utopia – the good society, the good life for man – was a necessary consequence of present historical processes⁶.

En effet, selon Bellamy, ces consolidations du capital entre un nombre toujours plus restreint de mains allaient faire de l'État le seul et unique capitaliste, de sorte que

⁵ Bellamy, *Op cit.*, p. 76 (je souligne).

⁶ Robert C. Elliott, *The Shape of Utopia*, p. 85.

l'État ne serait plus seulement responsable de l'ordre et de la défense, mais que ses fonctions seraient en plus adaptées aux exigences nouvelles de la société, en vue du bien-être et de la prospérité de la Nation, sa responsabilité première étant dorénavant la direction de l'industrie nationale organisée sur le modèle d'une armée industrielle.

No business is so essentially the public business as the industry and commerce on which the people's livelihood depends, and [...] to entrust it to private persons to be managed for private profit is a folly similar in kind, though vastly greater in magnitude, to that of surrendering the functions of political government to kings and nobles to be conducted for their personal gratification⁷.

Tel est l'avenir « *nationaliste* », synonyme d'une nationalisation des moyens de production, de distribution et de communication⁸, que l'auteur de *Looking Backward* aurait aimé voir se réaliser dans un futur très proche; cette transition, qui s'achève avec la centralisation étatique du pouvoir économique, avec la nationalisation des industries manufacturières ainsi que des réseaux de distribution, n'étant rien de moins que le dénouement *logique* de ces grandes consolidations de capital auxquelles furent d'emblée attribués les troubles de l'époque. En ce sens, l'élément le plus « utopique » (dans un sens cynique) de cette transition demeure sans aucun doute cet aspect prétendument *naturel* – comme si elle allait s'accomplir d'elle-même, suivant quelque nécessité interne à l'Histoire. C'est que le moyen privilégié du changement social n'est pas, chez Bellamy, la lutte des classes comme chez Marx et Engels, mais bien l'éveil de la conscience morale.

It was not until a rearrangement of the industrial and social system on a higher ethical basis, and for the more efficient production of wealth, was recognized as the interest, not of one class, but equally of all classes, of rich and poor, cultured and ignorant, old and young, weak and strong, men and women, that there was any prospect that it would be achieved. Then the national party arose to carry it out by political methods⁹.

⁷ Bellamy, *Op. cit.*, p. 77.

⁸ Cf. Bellamy, Introduction, *Looking Backward*, Alex Macdonald, p. 21.

⁹ Bellamy, *Op. cit.*, p. 193.

Enfin, que l'avènement de l'âge de solidarité doive alors être le résultat d'une évolution rapide, inévitable et pacifique, ne devrait pas étonner malgré son caractère improbable; cela ne trahit que cette croyance, sinon cet espoir de l'auteur, d'assister à l'éveil et, donc, à la transformation de l'ordre social, telle qu'il l'envisageait dans son utopie.

B. Wells et l'utopie cinétique de *A Modern Utopia*

On retrace évidemment un élan similaire dans les diverses spéculations utopiques de Wells. Son œuvre est non seulement parsemée d'une amère insatisfaction avec l'ordre social de son temps, mais témoigne par surcroît d'une volonté ferme et sincère chez l'auteur d'instiguer une transformation majeure de la société sur le modèle de celle esquissée tout à travers *A Modern Utopia*. C'est d'ailleurs ainsi que, rebuté par l'indifférence et la complaisance de sa société, Wells imagine une planète jumelle, en tout point identique à la nôtre, mais privée de ses maux, comme de ses manques, sur laquelle prédominent l'ordre, la rationalité et le progrès. Adoptées comme fins méritant d'être poursuivies en elles-mêmes, ces valeurs ainsi que leurs retombées naturellement bénéfiques contribuent à l'émergence d'une utopie assez singulière, une utopie *moderne* au sens propre. Tandis que les utopies traditionnelles sont généralement statiques (qu'on pense, notamment, aux sociétés idéales de Platon, de Bacon ou de More), l'utopie telle qu'elle est réalisée sur cette autre Terre n'admet pas l'idée d'une perfection absolue de son organisation sociale et encore moins l'idée de l'impossibilité de l'améliorer. L'utopie de Wells présente, au contraire, une société dont l'ordre et la perfection ne seront jamais complets, mais toujours transitoires et susceptibles d'être rehaussés. Sa dimension proprement « moderne » consiste ainsi dans le fait d'être perpétuellement tournée vers le futur, en cela qu'elle vise à la réalisation d'un idéal peut-être bien à

jamais hors d'atteinte, mais vers lequel il importe néanmoins de tendre en tant que société. À ce titre, cette Terre jumelle incarne l'idéal d'une utopie « cinétique », étant dirigée selon une volonté, voire un impératif de progrès *continu*. « The Modern Utopia must be not static but kinetic, écrit Wells, must shape not as a permanent state but as a hopeful stage leading to a long ascent of stages¹⁰. »

Cette utopie met en scène un monde peuplé de nos doubles, ordonné selon les préceptes et les valeurs susmentionnés, et c'est l'impact de cet ordre que l'auteur tente de rendre manifeste tout au long du récit. Nos doubles y figurent, par exemple, dans le but d'illustrer les répercussions à long terme d'une organisation sociale digne d'une utopie, et ce, par contraste au mode de vie bancal caractéristique de l'époque de l'auteur. De façon plus concrète, Wells cherche une confirmation de la possibilité d'un progrès soutenu au sein des diverses sphères de la société et du monde entier, car en dépit même de son enthousiasme pour une idée ou un espoir aussi grandiose, celui-ci se montre relativement timoré dans ses projections, du moins par comparaison à Bellamy, la plus importante différence entre *Looking Backward* et *A Modern Utopia* étant que ce texte de Wells affiche d'ores et déjà un statut imaginaire et même hautement hypothétique, à titre de simple expérience de pensée. En d'autres mots, Wells ne joue guère au prophète :

Our business here is to be Utopian, to make vivid and credible, if we can, first this facet and then that, of an imaginary whole and happy world. [...] We are to turn our backs for a space upon the insistent examination of the thing that is, and face towards the freer air, the ampler spaces of the thing that perhaps might be, to the projection of the State or city 'worthwhile', to designing upon the sheet of our imaginations the picture of a life conceivably possible, and yet better worth living than our own¹¹.

Au fil des chapitres, ce texte met en scène un portrait détaillé de la société idéale que l'auteur fonde sur d'impressionnantes spéculations techniques et scientifiques. Or la

¹⁰ H.G. Wells, *A Modern Utopia*, p. 11.

¹¹ *Ibid.*, pp. 11-12.

nature, la précision et l'étendue de ces spéculations sont précisément ce qui distingue *A Modern Utopia* d'autres textes utopiques de la même époque, et *Looking Backward*, en dépit d'objectifs et de préoccupations similaires, ne fait guère exception. C'est que ces projections technico-scientifiques s'avèrent constitutives d'une vision de l'utopie qui non seulement cristallise, mais parachève d'une certaine façon les ambitions utopistes qui l'ont précédée, montrant la nécessité de la constitution d'un État mondial unique, de la conciliation des besoins de la société avec une conception parfois douteuse de la liberté individuelle et de l'organisation d'une société utopique qui n'est pas toujours déjà réactionnaire au changement sous toutes ses formes.

Malgré cette particularité, le roman de Wells reste fidèle aux structures traditionnelles de l'utopie littéraire. Il raconte les pérégrinations des protagonistes qui visitent et se familiarisent avec ce monde idéal, tout en s'efforçant tant bien que mal d'y trouver une place qui leur soit propre. Bien entendu, cette quête sert à nous faire découvrir, tout au long du récit, la complexité des rouages d'une véritable utopie moderne et ultimement, à nous faire admirer sa perfection. Le point de départ est fort simple : deux voyageurs, notre narrateur, que Wells nomme toujours « the owner of the Voice », et son compagnon de voyage, « the Botanist », partent en randonnée dans les Alpes et se retrouvent soudainement, sans explications, sur cette autre Terre : « And behold! s'exclame le narrateur, in the twinkling of an eye we are in that other world¹²! » Manifestement, Wells ne se préoccupe pas de fonder son récit sur une prémisse moindrement crédible, pas plus qu'il ne cherche explicitement à rallier le lecteur à sa vision idéalisée de l'utopie. *A Modern Utopia* présente une simple investigation, à la fois littéraire et conceptuelle, de l'utopie proprement moderne, avec l'intention secondaire de

¹² *Ibid.*, p. 16.

montrer le potentiel inexploité de la société humaine. Par « proprement moderne », nous désignons toute une série d'aménagements et d'adaptations formelles tenant compte, d'une part, de la réalité socio-politique de l'époque, tout en reconnaissant, d'autre part, l'importance des développements présents et futurs dans les domaines technique et scientifique. L'extravagance de l'étendue de cette utopie, par exemple, relève, selon Wells, d'une nécessité interne à l'utopie moderne en elle-même, à savoir celle d'une hégémonie absolue de ses valeurs constitutives en tant que condition nécessaire à sa persévérance dans le temps.

No less than a planet will serve the purpose of a modern Utopia. Time was when a mountain valley or an island seemed to promise sufficient isolation for a polity to maintain itself intact from outward force [...]. But the whole trend of modern thought is against the permanence of any such enclosures. We are acutely aware nowadays that, however subtly contrived a State may be, outside your boundary lines the epidemic, the breeding barbarian or the economic power will gather its strength to overcome you. The swift march of invention is all for the invader¹³.

Wells fait preuve d'une grande perspicacité en ce qui concerne l'impact des technologies sur les modalités de l'organisation sociale, mais aussi sur le potentiel de survie de l'humanité à long terme. L'appel fréquent aux exigences de la « modernité », aux sensibilités de la « pensée moderne », fait pendant à une vision du monde en laquelle l'espèce humaine jouirait d'une place de choix, si ce n'était de l'extrême précarité de sa suprématie, pour ne pas dire de sa survie. Nous verrons pourquoi d'ici peu.

Contrairement à Bellamy qui présente son utopie comme le dénouement logique d'une conjoncture historique bien précise, cette volonté de transformation sociale se nourrit chez Wells d'un profond dégoût pour cette nonchalance humaine, qu'il considère responsable à maints égards de l'aspect lamentable de la société de son époque. Ce dégoût se laisse d'ailleurs amplement sentir à travers ses descriptions, aux relents pour le

¹³ *Ibid.*, p. 15.

moins dystopiques, des grandes villes industrielles, au sein desquelles foisonnent saleté, poussière, pauvreté, bref le délabrement général de la société, sans compter une chute significative de la qualité de vie de la population. « What a lot of filthy, torn paper is scattered about the world! We walk slowly side by side towards the dirt-littered basin of the fountain, and stand regarding two grimy tramps who sit and argue on a further seat¹⁴. » « A pinched and dirty little girl, with sores upon her face, stretches out a bunch of wilting violets in a pitifully thin little fist, and interrupts my speech. ‘Bunch o’ vi’lets – on’y a penny¹⁵.’ » « A ragged and filthy nursing mother, with her last addition to our Imperial People on her arm, comes out of a drinkshop and stands a little unsteadily, and wipes mouth and nose comprehensively with the back of a red chapped hand¹⁶.... » Par contraste à la rêverie utopique, le cauchemar de la réalité sociale de Londres assaille brutalement les sens de notre narrateur, qui d’un côté ne tolère plus cette vile société aux carences incroyables, et de l’autre, n’en peut plus de constater l’indifférence, voire l’indolence des masses. Cela n’est pas vrai, n’est pas la réalité, pense-t-il, il s’agit plutôt d’un cauchemar collectif duquel il faut à tous le courage et le désir de se tirer. L’idée de fond est que l’utopie serait bel et bien envisageable si seulement on voulait reconnaître l’aspect cauchemardesque de notre situation actuelle et rendre réelles les délices de cette rêverie que nous venons tout juste de quitter.

Quoi qu’il en soit, l’aspect cauchemardesque de cette réalité de l’époque se nourrit chez Wells d’une vision du monde des plus sombres, tributaire sans doute d’une conception de l’évolution que défendait son maître T.H. Huxley. Le « pessimisme cosmique » de ce dernier stipule, entre autres, que le processus évolutionnaire n’a rien à

¹⁴ *Ibid.*, p. 239.

¹⁵ *Ibid.*, p. 241.

¹⁶ *Ibid.*, pp. 241-242.

voir avec l'idée ou l'espoir d'un quelconque progrès moral ou social; la seule possibilité d'un tel progrès dépendrait ainsi d'un arrêt ou du moins d'un contrôle de l'évolution naturelle. Or, en tant que fidèle disciple des enseignements de ce T.H. Huxley, Wells n'a guère foi en cette idée d'un progrès irrésistible au fondement de la « marche de l'Histoire », si bien que la possibilité même de l'utopie repose alors, selon lui, sur ce contrôle et cette gestion ultimement scientifiques de la nature, de la société, de la population, et ainsi de suite. C'est dans ce contexte que nous devons comprendre cette fin ultime de l'utopie, celle d'instaurer une société idéale orientée vers un progrès complet et continu de tous les domaines, et ce, à long terme. La pierre de touche de l'utopie consiste ainsi en la primauté des fins que l'État central ou unique se donne à réaliser en tant qu'objectifs constitutifs – et cela vaut tant pour Bellamy que pour Wells. Toutes autres questions, toutes autres considérations devront être soumises à cette priorité finale; l'individu à la collectivité, la liberté à l'égalité et à la solidarité, la propriété privée à la communauté des biens, etc. De façon importante, on pourrait dire que l'instauration d'une utopie implique avant tout une volonté de rationalisation des ressources (alors que tout, ou peu s'en faut, entre sous cette catégorie) et des moyens à notre disposition, en vue d'une maximisation de leur potentiel, selon des critères d'utilité, d'efficacité et de rendement pour l'ensemble de la société. C'est ce dont tout utopiste cherche à nous convaincre. À considérer les descriptions de l'ordre social idéal, du bien-être individuel et collectif et de l'harmonie générale qui y règnent, on comprend bien que telle soit leur intention. C'est dans ce contexte que l'ordre, l'égalité, le progrès et la solidarité sociale s'imposent comme mots d'ordre de l'utopie, et on voit déjà en quoi, plus d'un siècle plus tard, de telles valeurs relèvent encore pour nous seulement d'un idéal.

C. Sciences, technique et rationalisation

Si notre intérêt premier porte sur l'impact et le rôle de la technique dans l'utopie technique moderne, il faut dire que, suivant la multiplicité de ses applications, qui du reste contribuent au bon fonctionnement de la société, la technique s'inscrit dans un processus plus large de rationalisation. Notre intention sera donc, ici, d'interroger et d'examiner la nature et l'étendue de la rationalisation au sein de ces deux utopies, afin d'ouvrir plus tard sur une considération plus détaillée du rapport qui la lie dans pareil contexte à la rationalisation. Il est à noter toutefois que cet examen ne saurait – pour des raisons bien évidentes – s'éterniser sur une comparaison de type « point par point », mais devra se limiter à quelques idées ou exemples autour desquels s'élaborera notre analyse. (Cette approche vaudra d'ailleurs pour l'ensemble de ce travail.)

Cette rationalisation est partie intégrante du projet utopique : c'est par elle qu'advient, en dernière instance, l'utopie en tant que telle. En cela, l'utopiste cible les plus importants secteurs de la société, introduisant une gestion pointilleuse des ressources naturelles, de la production industrielle, des infrastructures, etc. Mais plus problématique encore, ils introduisent de surcroît une importante et souvent intimidante prise en charge de la population. Cette gestion totalisante implique ainsi l'instauration de critères de décision définis et orientés sur une fin commune : la réalisation de la société idéale. Par « rationalisation », concept qu'on associe spontanément aux travaux de Max Weber, mais aussi à ceux de l'École de Francfort, on désigne une extension des domaines de la société soumis aux critères de décision rationnelle en vue d'une fin prédéfinie, mais non absolue. À lire Horkheimer, ici on se réfère plus précisément à *Eclipse of Reason*, on s'aperçoit que la rationalité instrumentale, qu'il nomme aussi « raison subjective », se préoccupe essentiellement de fins et de moyens, que ces fins

n'ont aucune valeur *en elles-mêmes*, mais seulement en relation à une autre, supérieure, dont elles se réclament à titre de moyens :

The idea that an aim can be reasonable for its own sake – on the basis of virtues that insight reveals it to have in itself – without reference to some kind of subjective gain or advantage, is utterly alien to subjective reason, even where it rises above the consideration of immediate utilitarian values and devotes itself to reflections about the social order as a whole¹⁷.

La rationalité instrumentale promeut ainsi l'identification de la rationalité à l'utilité : une chose est dite « rationnelle » si elle se montre utile, si elle *sert* à la réalisation de nos fins. Cependant, la nommer « subjective », comme le fait Horkheimer, c'est déjà mettre en évidence le relativisme sur lequel une telle rationalité est d'entrée de jeu fondée. En effet, ce qui est utile dans un contexte ne le sera pas nécessairement dans un autre, mais tout le contraire, si bien qu'on passe ainsi d'un registre de réflexion critique en lequel la Raison, c'est-à-dire la « rationalité » d'une chose, valait à titre d'absolu, à un registre de simples *calculs* utilitaires qui ne font guère place à la question de savoir si les moyens, et encore moins les fins, sont bons ou rationnels selon les critères d'une rationalité qui, elle, serait *objective*.

Mais si la rationalité subjective est étroitement liée au projet utopique, tel que nous le suggérons plus haut, c'est que la volonté d'organisation et de planification qui donne pour ainsi dire corps à la visée utopique est toujours déjà vectrice d'un rapport instrumental au monde et aux choses qui le composent. En d'autres mots, le présupposé premier du projet utopique est que rien, ou presque, n'est au-delà du contrôle rationalisant de l'humain, et c'est ce préjugé proprement volontariste qui donne naissance à l'utopie de planification tel qu'en témoignent Platon, More, Campanella et tant d'autres, chez qui on trouve ce même élan, cette même pensée de réforme de la

¹⁷ Max Horkheimer, *Eclipse of Reason*, p. 4.

société selon des principes et des fins qu'on dit « rationnels », mais qui se justifient ultimement selon leur utilité.

Chez Wells et Bellamy, cette rationalisation de la société dans son organisation, dans son fonctionnement même, prend une variété de formes, dont certaines s'avèrent plus importantes ou plus significatives que d'autres, mais qui indépendamment de leur particularité servent toujours ce but bien précis d'une utilité et d'une efficacité accrues. En ce sens, l'instrumentalité du moyen, synonyme de son utilité, de son contenu rationnel dans le contexte plus global des fins à accomplir, demeure *au premier plan* des considérations pratiques, le rôle de l'État étant alors de trancher sur la marche à suivre, d'imposer l'ordre souhaité, de mettre en place les modalités d'une gestion qui assurera, d'une part, le bon fonctionnement de la société et de l'autre, la possibilité de sa persévérance dans le temps. Ainsi, force est de constater que la centralisation du pouvoir étatique, voire bureaucratique, caractéristique de ces deux utopies ne constitue, dans ce contexte, rien de moins qu'un moyen en vue de cette fin supérieure qu'est l'utopie comme idéal de société.

Cela dit, le plus commun reproche adressé au projet utopique en lui-même cible précisément ces implications d'une rationalisation et d'une centralisation des décisions ayant trait à l'organisation et à la gestion de la société. Le problème, du point de vue des critiques, est que cette gestion, qui implique toujours déjà un *contrôle*, relève entièrement d'une élite politique. Chez Bellamy, la classe dirigeante est, par exemple, composée d'individus ayant continuellement su se démarquer dans leur service à la Nation, et chez Wells, d'individus souscrivant aux rigueurs personnelles et morales de cette espèce de « noblesse volontaire » que représente l'ordre Samurai. Mais bien que ce contrôle garantisse en quelque sorte l'utilité des moyens adoptés et introduise ainsi une

efficacité certaine dans le fonctionnement de la société, il n'en demeure pas moins que les lois, les règles et les limites qu'il ne manque pas aussi d'introduire, sans compter l'intrusion étatique au sein de la vie privée de ses citoyens, ne rendent pas moins spécialement difficile à endosser cette simple idée d'utopie moderne pour nombre de penseurs et d'écrivains, d'autant plus que Wells et Bellamy s'opposent tous deux à l'idée, pour plusieurs cardinale, de démocratie. Dans *A Modern Utopia*, le narrateur s'exclame : « I have come to perceive more and more clearly that the large intricacy of Utopian organization demands a more powerful and efficient method of control than electoral methods can give¹⁸. » L'argument typiquement invoqué pour justifier de telles mesures politiques voudrait, d'une part, que les responsabilités conférées aux dirigeants soient d'un tel poids et d'une telle importance qu'elles ne conviennent qu'aux individus de la meilleure trempe; de l'autre, que les véritables implications des fins poursuivies échappent naturellement à l'opinion publique et que s'y référer serait s'imposer d'inévitables et d'inutiles tergiversations. « The premise, écrit George Kateb, is that utopian citizens all understand the fundamental principles of utopian society and want them to continue to be adhered to, whatever specific policy they may favor¹⁹. » Doit-il alors nous surprendre que le « côté sombre » de ce contrôle fasse effectivement l'objet de plusieurs spéculations dystopiques, qu'on en questionne le bien-fondé politique, surtout lorsqu'il présente une menace concrète à l'autonomie et à la liberté individuelles?

Il se peut toutefois qu'à la lecture de ces utopies, le lecteur soit en quelque sorte rassuré par l'apparente noblesse des intentions de leurs auteurs. Mais cela ne signifie pas

¹⁸ Wells, *Op cit.*, p. 174.

¹⁹ Kateb, *Op cit.*, p. 98.

pour autant que les craintes avancées par leurs pourfendeurs méritent moins, pour et par elles-mêmes, d'être soulevées. Car il s'agit effectivement d'un tout autre rapport au monde, fondé sur une obsession pour la productivité, l'innovation, le rendement et, bien sûr, l'affranchissement généralisé des rigueurs du travail et de la vie en général. Il s'agit, comme le dit si bien Cioran, de *l'avènement de l'âge d'or avec les moyens de l'âge de fer*. Toutefois, le contrôle autour duquel s'élabore l'utopie révèle l'ampleur du sacrifice attendu de chacun au nom de la collectivité, la difficulté étant qu'il incarne peut-être aussi le seul moyen d'y arriver. C'est sur ce point que l'idéalisme derrière l'élan utopiste semble en quelque sorte devoir se compromettre et sacrifier la *moralité* des moyens pour la *valeur* (utilitaire encore) des fins. Ce compromis est celui d'un impératif d'utilité au-dessus de tout. Par contre, vouloir introduire ici des préoccupations d'ordre moral, qui dérivent en elles-mêmes d'un autre rapport au monde, et même d'une autre conception (objective) de la rationalité, s'avère vain puisque, dans le contexte utopique, la prétendue moralité des moyens relève de considérations dont l'importance reste foncièrement secondaire. Fidèle aux présupposés utilitaristes de son époque, Wells insiste d'ailleurs sur le problème *quantitatif* que posent ces questions, par opposition à l'habitude d'y voir ou d'y chercher un problème *qualitatif*. « In the world of reality, which [...] is nothing more nor less than the world of individuality, there are no absolute rights and wrongs, there are no qualitative questions at all, but only quantitative adjustments²⁰. » Serait-ce alors que la rationalisation des moyens et des fins signale en quelque sorte le passage d'une époque en laquelle la teneur morale d'un acte ou d'un décret valait encore *en soi*, alors que les considérations d'utilité ou de progrès, de rendement, d'efficacité, de profitabilité même, nous dispensent à présent de préoccupations aussi gênantes?

²⁰ Wells, *Op cit.*, pp. 31-32.

Suivant ce qui précède, on comprendra aisément que la rationalisation introduit nombre d'aménagements concrets dans divers domaines de l'organisation utopique. Chez Bellamy, notamment dans le domaine de la production industrielle, ces aménagements favorisent l'organisation, la coordination et donc la collaboration entre les divers partis impliqués. Pour Bellamy, cette volonté d'organisation, rendue manifeste dans la constitution de l'armée industrielle, s'insère au sein d'un vaste processus de centralisation, de contrôle et de planification à l'échelle nationale. À l'en croire, tel que nous faisons précédemment valoir, une telle approche amènerait une importante augmentation de l'efficacité et du rendement, par opposition à la compétition capitaliste : « The organization of the industry of the nation under a single control, so that all its processes interlock, has multiplied the total product over the utmost that could be done under the former system²¹. » De fait, l'organisation rigoureuse de la main d'œuvre dans *Looking Backward* exemplifie comment un souci pour l'ordre et une coordination des efforts peuvent servir de pierre de touche à une société établie autour d'une nationalisation des moyens de production. La production nationale, confiée à l'armée industrielle (un corps pseudomilitaire regroupant la grande majorité de la population en âge de travailler), relève ainsi de l'obligation imposée à chacun et n'admettant que quelques exceptions de servir l'État. À chacun et chacune donc échoit un rôle qu'il ou elle devra remplir jusqu'à son « affranchissement », à l'âge de la retraite, au risque de sévères représailles :

As for actual neglect of work, positively bad work, or other overt remissness on the part of men incapable of generous motives, the discipline of the industrial army is far too strict to allow anything whatever of the sort. A man able to do duty, and persistently refusing, is sentenced to solitary imprisonment on bread and water till he consents²².

²¹ Bellamy, *Op cit.*, p. 188.

²² *Ibid.*, p. 118.

Selon Bellamy, cette approche à la gestion de la production nationale (et par conséquent de la population) est une innovation majeure, qu'il estime en outre être des plus bénéfiques à la société dans son ensemble. D'ailleurs, le gouvernement ne détermine pas qui fait quoi, mais s'occupe d'équilibrer l'offre et la demande en postes ou professions par une manipulation habile des modalités de service, c'est-à-dire en les rendant plus ou moins attrayants au besoin. Chacun est donc libre de choisir le métier ou la profession qui correspond le mieux à ses habiletés, à ses aptitudes ou simplement à ses préférences particulières, une fois complétées les années de formation et de service général, mais le service dû à l'État demeure absolument obligatoire, et tout manquement à cet égard est durement réprimandé. On assiste ainsi à une rationalisation tacite du temps de l'existence, puisqu'il est déjà déterminé qu'au terme des années d'éducation commenceront les années au service de la Nation, et c'est seulement au terme de celles-ci que commence pour ainsi dire la « vraie » vie :

We all agree in looking forward to the date of our discharge as the time when we shall first enter upon the full enjoyment of our birth-right, the period when we shall first really attain our majority and become enfranchised *from discipline and control*, with the fee of our lives vested in ourselves²³.

Ces exigences mettent en évidence l'envers sinistre d'une soi-disant bienveillance étatique. Étonnamment, Wells s'indigne contre une telle idée lorsqu'il écrit : « Work as a moral obligation is the morality of slaves²⁴. » Mais reste qu'en dépit même de cette défense de la liberté individuelle, une telle remarque mérite d'être nuancée, puisque chez Wells, le privilège d'oisiveté se *paie* et n'est dès lors accessible qu'aux plus nantis, c'est-à-dire à ceux ayant atteint le niveau salarial minimal les libérant des exigences du travail, puisque l'État mondial de Wells impose un standard économique avant d'allouer

²³ *Ibid.*, p. 160 (je souligne).

²⁴ Wells, *Op cit.*, p. 107.

certaines libertés (dont celui de reproduction), reflétant ainsi une préférence – des plus limitées – pour la liberté aux dépens de l'égalité.

D. L'individu au sein de l'utopie technique moderne

Si l'on considère, de façon plus précise, le rapport de l'individu ou de la population à l'État, et plus particulièrement l'étendue de son contrôle, de cette « gestion providentielle » exercée en vue de leur intérêt, même ici, alors que la population serait pour ainsi dire le seul bénéficiaire du projet utopique, il devient apparent qu'elle présente en elle-même une ressource de premier ordre, qu'il importe avant tout de gérer avec soin, c'est-à-dire d'aborder selon les principes d'une rationalité instrumentale. Car la population occupe une place déterminante dans l'actualisation du progrès continu de la société (entre autres fins utopiques), et c'est dans cette optique que l'État étend ses responsabilités au-delà des domaines typiquement de son ressort (santé, éducation, législation, etc.) pour s'immiscer au sein de débats qui, d'un point de vue libéral, ne le concernent aucunement. Wells, par exemple, propose un projet d'amélioration de l'espèce – en conformité à cet objectif d'un progrès continu de la société sur *tous* les plans – et institue, par conséquent, des critères d'éligibilité à la reproduction. « [The State] is taking over the responsibility of the general welfare of the children more and more; and as it does so, its right to decide which children it will shelter becomes more and more reasonable²⁵. » La liberté a son prix, pour ainsi dire, et l'individu aura toujours intérêt de se plier aux normes et aux exigences que lui impose l'État au sein de la société utopique. « When a child comes in, poursuit Wells, the future of the species comes in,

²⁵ *Ibid.*, p. 125.

and the State comes in as the guardian of interests wider than the individual's [...]²⁶. »
 Contrairement à ce qu'on pourrait penser, l'eugénisme prôné a peu de choses à voir avec l'idée d'une amélioration *génétique* de la population, mais vise plutôt une amélioration de l'espèce humaine entière, avec l'espoir latent d'éliminer progressivement de la société ces natures faibles, émoussées, intellectuellement peu douées, ou carrément criminelles. L'utopie wellsienne étant essentiellement fondée sur l'idée d'un progrès *continu*, on comprend qu'elle dépend avant tout de l'initiative personnelle et, à plus forte raison, de la qualité intrinsèque de sa population.

Malgré certains excès de zèle, l'État utopique vise à prendre toutes les dispositions nécessaires pour assurer le bien-être de la société comme de chaque individu. Il légifère ainsi sur la qualité des parents, de l'éducation reçue, sur le niveau de vie minimal garanti, de même que sur ces modalités d'une société juste et équilibrée. Car Wells et Bellamy sont tous deux conscients que la qualité d'une société est intimement fonction de celle des gens qui la composent : « A modern Utopia, écrit Wells, will insist upon every citizen being properly housed, well nourished, and in good health, reasonably clean and clothed healthily, and upon that insistence its labour laws will be founded²⁷. » « The nation, écrit Bellamy, guarantees the nurture, education, and comfortable maintenance of every citizen from the cradle to the grave²⁸. » La réalisation d'une utopie dans le concret requiert, somme toute, des gens exceptionnels, capables de faire primer les besoins de la collectivité, parfois au détriment des leurs; et c'est précisément ce genre de dévouement pour la cause sociale que cherchent à encourager nos deux auteurs. Tous deux sont d'ailleurs d'avis qu'en changeant la nature de la

²⁶ *Ibid.*, p. 133.

²⁷ *Ibid.*, p. 97.

²⁸ Bellamy, *Op cit.*, p. 96.

société, on permet aux bons côtés de l'humain de fleurir, même que la criminalité au sein de l'utopie de Bellamy n'est plus qu'un vestige du passé, étant désormais imputée à l'atavisme.

Mais si l'État assure la santé, l'éducation et le bien-être général d'une population, c'est que ces dispositions sont d'entrée de jeu parties intégrantes et même conditionnelles à toute entreprise utopique. Supposer ici la noblesse d'intention, c'est vouloir personnaliser une prétendue « sollicitude »; c'est masquer en quoi elle participe d'une rationalisation concrète, d'une gestion scientifique de la population (comme moyen en vue de fins plus précises). Il ne s'agit pas ici de discréditer ces projets de société en montrant, par exemple, une duplicité d'intentions (ou quoi que ce soit du genre), mais simplement d'élucider la logique instrumentale qui sous-tend à l'organisation sociale et qui exige de tous, comme de toutes choses une contribution, directe ou indirecte, au bon fonctionnement de la « machine sociale ».

E. Une fascination pour la « machine »

Pour revenir à la question de la technique, notamment dans son rapport à la rationalisation, considérons un instant cette fascination pour l'efficacité, la régularité, voire la perfection mécanique que promeut indirectement l'innovation technico-scientifique, sans oublier, bien sûr, cet optimisme quasi généralisé qu'elle ne manque pas aussi bien d'inspirer. Étant d'emblée associée au pouvoir de la machine en tant que réponse, à la fois potentielle et effective, aux besoins concrets de la société, décuplant en outre la force et les moyens de l'homme dans une éventuelle maîtrise des éléments, on admettra volontiers que pareille fascination joue un rôle déterminant dans l'émergence de l'utopie technique moderne. Mais indépendamment de toute spéculation utopique,

cette fascination, déjà largement répandue au début XIX^e siècle, se fait alors non seulement sentir dans le concret du quotidien, mais tel qu'en témoignent plusieurs auteurs, s'immisce par surcroît au sein de l'imaginaire collectif, faisant sans doute de la « machine » l'innovation par excellence à l'époque. C'est ce dont témoigne Thomas Carlyle, notamment dans *Signs of the Times* (1829), lorsqu'il relate l'étendue de cette emprise tant imaginaire qu'effective, affirmant au sujet de son époque :

Were we required to characterise this age of ours by any single epithet, we should be tempted to call it, not an Heroical, Devotional, Philosophical, or Moral Age, but above all others, the Mechanical Age. It is the Age of Machinery, in every outward and inward sense of that word²⁹.

Pourtant loin de vanter comme tant d'autres la prétendue valeur de la technique, de ses transformations multiples de l'homme et de la société, Carlyle rend néanmoins sensible l'ampleur du phénomène, soit de cet engouement pour toutes choses techniques et mécaniques, pour ces idées d'utilité et d'efficacité aussi, qui semblait manifestement gagner l'humanité au fil des moindres développements techniques ou scientifiques d'importance. Cet optimisme populaire n'est certes pas fondé sur de vains espoirs, mais s'appuie en plus – comme Carlyle lui-même l'admet – sur d'inestimables progrès dans le concret du quotidien, à commencer par ces sphères les plus essentielles :

What wonderful accessions have thus been made, and are still making, to the physical power of mankind; how much better fed, clothed, lodged and [...] accommodated men now are, or might be, by a given quantity of labour, is a grateful reflection which forces itself on every one³⁰.

Cette fascination pour les progrès techniques et scientifiques, pour leur potentiel dans la transformation bénéfique de la vie telle qu'on la connaît n'est pas fortuite, mais dérive en fait d'une conviction – à tout le moins compréhensible – que l'humain, de par cette approche rationnelle au monde (soit un calcul d'utilité de fins et de moyens),

²⁹ Thomas Carlyle, « Signs of the Times », *The Collected Works*, vol. 3, p. 100.

³⁰ *Ibid.*, p. 101.

parviendrait en effet à remodeler pour le mieux son environnement, d'où cette impression (qu'on qualifierait peut-être mieux de « lieu commun »), de s'élever au rang des dieux, s'estimant, aujourd'hui, le digne maître du monde et demain sans doute, de l'univers. Comme le souligne encore Carlyle : « Our true Deity is Mechanism. It has subdued external Nature for us, and we think it will do all other things. We are Giants in physical power: in a deeper than metaphorical sense, we are Titans, that strive, by heaping mountain on mountain, to conquer Heaven also³¹. » Cette conviction, cette foi en les possibilités à présent décuplées d'un progrès véritable de toute sorte, qui se fera plus ou moins contagieuse tout au long du XIX^e siècle, laisse croire, comme l'indique ce passage d'Emerson, cité par Robert C. Elliott, dans *The Shape of Utopia*, que l'utopie est enfin à nos portes, ou du moins à notre portée, indépendamment des troubles qu'une transformation débridée de la société est toujours déjà susceptible d'entraîner :

“We were all a little mad that winter,” wrote Emerson, recalling the year 1840. “Not a man of us that did not have a plan for some new Utopia in his pocket.” Despite harrowing anxieties which underlay much of the speculation, life seemed to move inexorably toward a new Golden Age³².

Évidemment, ces considérations n'apportent rien de spécialement nouveau dans le présent contexte; elles ne servent au fond qu'à renforcer l'importance historique de pareille fascination et des convictions qu'elle nourrit (d'autant plus évidentes qu'elles aient donné lieu à ces utopies résolument techniques de Wells et de Bellamy), ajoutant foi à ce lien que nous traçons – et qui du coup semble d'autant moins ténu – entre ces innombrables développements et cette « fièvre utopique » que semblent provoquer ces progrès d'apparence démesurée.

³¹ *Ibid.*, p. 111.

³² Elliott, *Op cit.*, p. 85.

Quoi qu'il en soit, cette fascination pour la machine se fait révélatrice d'un présupposé significatif en ce qui a trait à la gestion utopique de la société. En effet, ces représentations « machiniques » de l'utopie suggèrent qu'en plus de servir de moyen concret dans une éventuelle optimisation de l'ordre social, la technique servirait également à titre de modèle de son fonctionnement idéal. Préfigurant ainsi ce qui deviendra, quelque cinquante ans plus tard, l'idée centrale de *Looking Backward*, Carlyle écrit : « We term it indeed, in ordinary language, the Machine of Society, and talk of it as the grand working wheel from which all private machines must derive, or to which they must adapt, their movements³³. » De fait, en dépit d'un important recours à l'innovation technique, Bellamy, au contraire de Wells, ne cède pas si facilement aux promesses de la technique et des technologies, mais œuvre plutôt à réorienter la société autour d'idéaux d'efficacité, de rentabilité, de performance, qui n'y sont pas moins associés, dans une optimisation utopique, à la fois simple et logique, de la société dans son ensemble. Ainsi, cette fascination pour la technique – cette fois au sens large – sert également de fondement métaphorique à sa conception de la société idéale, comme s'il suffisait en fait de la calibrer adéquatement pour qu'elle fonctionne d'elle-même et à merveille, au lieu de devoir la transformer au grand complet par l'introduction fastidieuse – et sans cesse renouvelée – de révolutions mécaniques et techniques. C'est ce que montrent, par exemple, de nombreux passages de *Looking Backward*, mais ce qu'exemplifie particulièrement celui-ci, où l'auteur apparente l'organisation de la production nationale à une machine, manifestement conçue comme idéal d'efficacité.

« The machine which they direct is indeed a vast one, but so logical in its principles and

³³ Carlyle, *Loc cit.*, p. 106.

direct and simple in its workings that it all but runs by itself; and nobody but a fool could derange it³⁴. »

En revanche, que Wells défende l'espoir ou l'objectif d'une révolution technique soutenue ne doit pas étonner : on sait que placé devant l'alternative « nature ou technique », ce dernier opte sans hésiter pour la technique, considérée comme un triomphe de l'ingéniosité humaine, d'où son approche encore plus « technique » à la gestion de l'utopie, qu'il fonde littéralement sur la technique, visant à éliminer la dépendance de la société sur une classe ouvrière, c'est-à-dire sur l'énergie physique humaine qu'elle procure à divers niveaux. « The whole trend of a scientific mechanical civilization is continually to replace labour by machinery and to increase it in its effectiveness by organization³⁵. » Wells épouse évidemment ces idéaux d'efficacité, de rendement, de performance mis de l'avant dans *Looking Backward*, mais il va aussi au-delà d'une simple « gestion » utopique dans la concrétisation de tels objectifs. Car afin seulement de présenter un expédient viable, ce fondement technique de la société au sens large – fondement qui requerrait, au demeurant, une automatisation complète des moyens de production – devrait d'abord s'accompagner d'importantes innovations techniques et scientifiques qui incarneraient ainsi, et à proprement parler surtout, ces idéaux d'efficacité et de rendement. Les retombées d'une telle approche promettraient enfin une somme si importante de bienfaits qu'il semblerait qu'on doive chercher ailleurs la source du mal qu'y associent tant d'auteurs. Mais la question s'avère certes plus complexe à la lumière des potentielles ramifications qu'introduit spontanément la rationalisation, puis l'éventuelle automatisation, des secteurs industriels. *Player Piano*

³⁴ Bellamy, *Op cit.*, p. 151.

³⁵ Wells, *Op cit.*, p. 106.

de Kurt Vonnegut Jr. explore par exemple les effets du total désœuvrement d'une population, certes « libérée » des rigueurs du travail, mais tandis que l'humain n'a plus rien à faire pour assurer sa subsistance, et encore moins sa survie dans un contexte où ces machines qui l'ont ultimement remplacé font tout à sa place, sa vie au sein d'un tel ordre lui apparaît comme tout le contraire d'une utopie, privée de toute utilité comme de toute raison d'être.

F. Instrumentalisation du monde, de la nature dans l'utopie

Nous avons introduit, plus haut, l'idée que la rationalisation, accompagnée d'une volonté d'innovation technico-scientifique, entraînerait d'importantes améliorations de l'organisation et du fonctionnement général de la société. C'est ce que promeut l'utopie technique moderne, dont *A Modern Utopia* offre une expression des plus exaltées. D'ailleurs, l'enthousiasme avec lequel Wells célèbre et développe l'idée, en germe chez Bellamy, d'une société révolutionnée par l'exploitation salvatrice de moyens techniques marque un tournant significatif dans la réflexion utopique et soulève au reste une question pour nous primordiale, celle du rapport entre la technique, conçue comme l'application de la connaissance scientifique ou théorique dans une pluralité de réalisations pratiques (sociales, industrielles, économiques, etc.), et la rationalisation dans le cadre des utopies auxquelles nous consacrons le présent chapitre.

L'intuition qui nous guide et qui se dégage de ces textes suggère d'emblée que la technique et la rationalisation participent d'un commun rapport au monde, émergeant de l'idée que la nature dans son ensemble est à la portée d'une maîtrise ou d'une gestion proprement humaine. De par le recours conceptuel à la technique, l'utopiste présuppose que la technique est un simple moyen dont l'impact et dont la valeur ressortent

exclusivement des fins au service desquelles on l'emploie. Que la technique occupe alors une place d'importance aux côtés de la rationalisation, qu'elle facilite pour ainsi dire cette mainmise, montre en quoi celle-ci représente, pour l'utopiste, une *extension* de la rationalisation. Qui est rationnel, avons-nous dit, apparaît *utilitaire*, et dans ce contexte, force est de constater qu'en elle-même, la technique incarne à peu de choses près le sommet, humainement atteint, de l'utilité rationnelle dans son application immédiate à l'existence humaine. Car en marge même de ses visées initiales, et en continuité avec les valeurs d'utilité, d'efficacité et de rendement décrites plus haut, la technique rend effective une réorganisation patente de nos façons de faire les plus élémentaires, d'où sa proximité avec la rationalité instrumentale et tout le potentiel qu'on y trouve.

Cela dit, la technique s'inscrit naturellement dans un rapport instrumental : en tant que savoir-faire, elle est le moyen par excellence d'une production, d'une *poïesis*; en tant qu'objet technologique, elle est un outil ou un instrument de spécialisation variable en lequel s'incarne et s'autonomise une telle connaissance. De là, on peut dire que la technique au sens large contribue à la consolidation du rapport que l'utopiste, à l'instar d'un ingénieur, introduit en abordant le monde et la société comme *projets*.

The almost cataclysmal development of new machinery, the discovery of new materials and the appearance of new social possibilities through the organized pursuit of material science, has given enormous and unprecedented facilities to the spirit of innovation³⁶.

La technique, donc, n'est peut-être pas aussi innocente que d'aucuns le présupposent, mais semble même renforcer une vision du monde qui non seulement justifie, mais promeut à vrai dire l'instrumentalisation et la technicisation de la société (tel est en fait

³⁶ *Ibid.*, p. 33.

le fondement même de l'utopie technique moderne). C'est en cela, enfin, que se pose peut-être le véritable problème que les critiques de la technique, ou simplement de l'utopie moderne, mettront en lumière plus tard, soit la volonté d'un contrôle humain *absolu* de la technique, impliquant une maîtrise totale des fins qu'elle sert et, tout spécialement, de son développement à long terme. Sur ce point, il est intéressant de noter que pareille instrumentalisation de la technique et, plus spécifiquement, de la connaissance technico-scientifique présente d'importants antécédents au sein de la tradition utopique, et tout particulièrement chez Francis Bacon.

Dans la dernière partie de *New Atlantis*, Bacon détaille l'orientation scientifique de son utopie, prise en charge par la Maison de Salomon, soit une espèce d'ordre de chercheurs et de scientifiques dont la principale vocation consiste justement en l'avancement des sciences. Cet avancement, nous apprend-on, n'est pas poursuivi en lui-même, mais comme moyen d'accroître le pouvoir humain sur toute chose connue. « The End of our Foundation is the knowledge of Causes, and secret motions of things; and the enlarging of the bounds of Human Empire, to the effecting of all things possible³⁷. » Leur intérêt pour les sciences concerne donc leur côté *utilitaire* avant tout autre, à savoir ce contenu qui rend possibles la manipulation et l'exploitation de la nature. Car il faut comprendre que, chez Bacon, la connaissance n'a pas pour fin la seule satisfaction inhérente au fait de découvrir une vérité, satisfaction qu'il associe à la vanité dérisoire du savoir, mais que la connaissance doit, en plus, servir l'action concrète, c'est-à-dire servir à la transformation, à l'amélioration humaine de notre monde. Tel que nous l'avons mentionné plus haut, un tout autre rapport au monde et à la nature émerge alors : un rapport de soumission, à l'humain et à une rationalité instrumentale, de la nature,

³⁷ Francis Bacon, *New Atlantis*, p. 480.

avec l'objectif premier d'en tirer les connaissances qui consacreront cette suprématie de l'homme sur la nature – avant même de l'améliorer ou de la parfaire –, de même que sur tout ce qui *est*. À considérer l'expérimentation faite sur la nature dans le cadre de leurs recherches, en plus des fins qu'on lui prête, on comprendra certes mieux ces objectifs qu'ils poursuivent et la façon dont ils s'insèrent dans ce rapport d'instrumentalisation. Ce n'est pas par bienveillance que la recherche s'impose, mais suivant l'impératif d'élucider les moindres mystères de la nature, donc dans le but d'étendre l'empire de la connaissance humaine, désormais synonyme d'un *pouvoir* humain. La nature, dans son ensemble, sert ainsi de laboratoire de recherche, et ses parties constitutives servent avant tout de cobayes. Manifestement, Bacon mérite son titre de « père de la philosophie expérimentale », même qu'il rappelle à maints égards, comme dans le passage qui suit, le sinistre Dr. Moreau de Wells :

We have also parks and inclosures of all sorts of beasts and birds, *which we use* not only for view or rareness, but likewise for dissections and trials; that thereby *we may take light* what may be wrought upon the body of man. [...] We try also all poisons and other medicines upon them, as well of chirurgery as physic. By art likewise, *we make* them greater or taller than their kind is; and contrariwise dwarf them, and stay their growth: *we make* the more fruitful and bearing than their kind is; and contrariwise barren and not generative³⁸.

Ce bref passage exemplifie comme tant d'autres ce rapport instrumental à la nature et le rôle de la connaissance théorique dans l'élaboration d'une technique (au sens de « tekhné »), c'est-à-dire d'un *savoir-faire*. On *utilise* la nature, on lui *extirpe* la connaissance qui nous en rend *maîtres*. En ce sens, Bacon s'aventure peut-être plus loin que quiconque dans l'exploration – et l'*exploitation* – du côté utilitaire et instrumental des sciences, au-delà même, dans *New Atlantis*, de toute justification utopique. Or cette tendance que nous lions à la conception de la connaissance que défend Bacon et qui

³⁸ *Ibid.*, p. 482.

l'astreint à un usage, à une visée d'ordre pratique, on la retrouve sous une forme nouvelle, et certes tempérée, chez Wells.

De fait, Wells lui-même souhaite que la « Maison de Salomon » s'impose comme partie prenante de sa propre utopie, se dévouant à l'avancement de la technique et des sciences, en conformité avec l'objectif d'un progrès continu dans toutes les sphères de l'existence. À ce titre, Wells montre la nécessité d'une rationalisation des méthodes de recherche scientifique, faisant de la collaboration, c'est-à-dire de la communication, et même de la publication immédiate des résultats, une priorité. Sur la question de l'aviation, encore naissante à l'époque, celui-ci laisse entrevoir comment la recherche scientifique serait idéalement menée dans le domaine, contribuant à son irrésistible avancement :

In Utopia, a great multitude of selected men, chosen volunteers, will be collaborating upon this new step in man's struggle with the elements. Bacon's visionary House of Salomon will be a thing realized, and it will be humming with this business. Every university in the world will be urgently working for priority in this aspect of the problem or that. Reports of experiments, as full and as prompt as the telegraphic reports of cricket in our more sportive atmosphere, will go about the world. [...] The literature of the subject will be growing and developing with the easy swiftness of an eagle's swoop [...], a thousand men at a thousand glowing desks, a busy specialist press, will be perpetually sifting, criticizing, condensing, and clearing the ground for further speculation³⁹.

Au-delà de cette coordination de divers membres ou parties impliqués dans les différentes étapes de la recherche scientifique ou des développements techniques, il est apparent que Wells croit fermement aux avantages de la technique ainsi qu'au pouvoir qu'offrent à l'humain les sciences qu'il lui incombe de développer encore davantage. La science et la technique sont des « arts » à part entière, dont le potentiel de transfiguration de notre monde, de nos modes de vie, reste encore à être pleinement exploité. Car tel que le remarque Wells : « In Utopia a man who designs a tram road will be a cultivated man,

³⁹ Wells, *Op cit.*, pp. 46-47.

an artist craftsman; he will strive, as a good writer or painter strives, to achieve the simplicity of perfection⁴⁰. » Wells soutient d'ailleurs que le véritable impact, les véritables promesses des sciences et de la technique tardent encore à se faire sentir dans leur pleine importance sur notre monde : « There is every indication of a steady increase in this proportion of mechanical energy, in this emancipation of men from the necessity of physical labour. There appears no limit to the invasion of life by the machine⁴¹. » Et plus loin : « Science stands, a competent servant, behind her wrangling underbred masters, holding out resources, devices and remedies they are too stupid to use⁴². »

La technique moderne, qui participe pleinement et même s'alimente profusément à l'industrialisation, représente ainsi, suivant un certain achèvement, la matérialisation d'un savoir-faire, de par son application concrète dans un objet (outil, machine, instrument de précision) indépendant. L'objet en lequel prend forme cette connaissance technique s'apparente ainsi à l'ablation d'un savoir-faire, qui, à moyen terme, n'est désormais plus requis de l'ouvrier, à l'instar, éventuellement, de l'ouvrier lui-même. C'est le rôle ultime de la technique dans *A Modern Utopia*, et même un point central du programme utopique de son auteur. Cela dit, on se doute bien que la technique, même dans le contexte d'une automatisation du travail physique, garde toujours un rôle instrumental à titre de moyen d'accomplir et d'assurer l'affranchissement de la société de sa dépendance sur le travail physique humain et d'éliminer le besoin d'un tel « esclavage » (pour reprendre le mot de Wells) d'une majorité, esclavage qui s'en trouvait corrélativement justifié.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 79.

⁴¹ *Ibid.*, p. 71.

⁴² *Ibid.*, p. 73.

Évidemment, la conception de la technique qui ressort de ces utopies s'inscrit en parfaite continuité avec une vision instrumentale du monde, formulée à partir de présupposés volontaristes qui laissent croire que non seulement un contrôle humain de la nature et de la société est chose du possible, mais qu'il serait en plus souhaitable. Dans ce cadre instrumentaliste, la technique bénéficie d'un double statut : d'une part, elle est l'objet premier d'une manipulation, voire d'un contrôle possible, et d'autre part, elle est le moyen privilégié d'exercer ce contrôle. La technique, comme connaissance technico-scientifique ou comme technologie « incarnée », comme ressource ou comme moyen, est ainsi toujours déjà abordée en termes d'un contrôle dont les limites, pourtant, restent à être éprouvées. En effet, vu l'ordre, l'harmonie et le progrès que l'utopie technique vise à instaurer et qui sont nécessairement fonctions de ces limites, il est frappant que nos utopistes en fassent finalement si peu cas. Ce sont à vrai dire ses plus ardents pourfendeurs, ces antiutopistes comme certains les appellent, qui s'acharnent à montrer les possibles failles ou points d'aveuglement de ce rapport au monde, à la nature, et surtout à la technique. En ce sens, on a beau insister sur les bienfaits de la technique et sur tout le potentiel instrumental qu'elle développe, reste que le fait de l'aborder exclusivement en ces termes nous détourne d'une considération première, celle des possibilités sinistres et dévastatrices qu'elle introduit. Et la notion de progrès participe autant de cet enjeu. Nul ne saurait nier les nombreux progrès introduits dans notre quotidien suivant d'importants développements technologiques, mais n'empêche qu'une relative indécidabilité quant à la nature véritable de certains progrès, quant à la voie sur laquelle ces progrès nous mènent, force en fait à reconsidérer le monde de possibles auquel sa transformation technique nous livre. L'application des sciences et de la technique dans le développement de nouvelles armes, par exemple, force la question de

savoir si la possibilité de tuer plus efficacement est vraiment synonyme d'un progrès. Or seule la liquidation d'une rationalité objective au profit d'une rationalité subjective ou instrumentale rend un tel jugement (d'ailleurs strictement quantitatif) un tant soit peu correct en lui-même. Cela rappelle cet article de George Orwell, intitulé « Wells, Hitler and the World State », où il s'en prend à une certaine ambivalence du projet utopique de Wells, faisant voir que ses idéaux d'ordre, de progrès, de technique et d'hygiène, etc. figurent précisément au nombre des soi-disant « réalisations » du III^e Reich.

Much of what Wells has imagined and worked for is physically there in Nazi Germany. The order, the planning, the State encouragement of science, the steel, the concrete, the aeroplanes, are all there, but all in the service of ideas appropriate to the Stone Age. Science is fighting on the side of superstition. But obviously it is impossible for Wells to accept this. It would contradict the world-view on which his own works are based⁴³.

Si de telles considérations accentuent la neutralité généralement attribuée à la technique, on trouve, parallèlement chez Wells, des moments où la technique et la science sont abordées *comme si* chacune représentait une fin *en soi*, méritant d'être poursuivie pour et par elle-même, tant elles véhiculent toutes deux ce progrès constitutif, à son avis, de la société idéale. On pourrait croire en fait que Wells associe tellement technique et science à l'essence même de la rationalité utilitaire qu'il reste insensible à cette idée qu'elles pourraient aussi bien servir tout à fait contraires à son idéal. Comme Bellamy, pour qui l'homme est naturellement bon, Wells considère la question avec un optimisme aveugle; les menaces à la vie, à l'humain, bien qu'elles existent en grand nombre, ne viennent pas, comme telles, de l'humanité (sinon d'une sotte complaisance avec une société désordonnée), mais de l'extérieur, des forces entropiques de l'univers ou d'éventuelles invasions extra-terrestres, par exemple. Or, l'extrême barbarie du XX^e siècle réitère la question de cette soi-disant neutralité de la technique, de la connaissance technico-

⁴³ George Orwell, « Wells, Hitler and the World State », *My Country Right or Left*, p. 143.

scientifique au sens large; elle nous la fait révoquer en doute. Car si la technique représente initialement un savoir-faire, adapté au potentiel de productivité de la masse à l'ère de l'industrialisation, les guerres mondiales auront appliqué les principes de l'efficacité technique au meurtre, l'auront monstrueusement adapté à la *masse*. Le point que nous cherchons à démontrer est simple : l'utopisme moderne, qui s'élabore autour d'une foi dans le progrès et trouve, par surcroît, dans la rationalité instrumentale, dans la technique et les sciences, les moyens de l'instaurer, afin qu'advienne, selon leurs dires, la paix, l'harmonie et l'abondance, et prolifère à jamais la société idéale, reste oublié, sinon carrément inconscient, des réelles implications de tels moyens. Nous proposons donc d'aborder plus avant cette question par le biais, notamment, des considérations dystopiques offertes à son sujet, qui ne sont certes pas sans effleurer la question plus générale, et d'ailleurs fort importante, de la rationalisation de la société.

Chapitre 2

Nous examinons, plus haut, le rôle de la rationalisation et de l'innovation technico-scientifique dans l'utopie technique moderne, avec l'intention d'élucider, par une étude approfondie des utopies techniques de Wells et de Bellamy, la nature des présupposés qui y sont entretenus à leur endroit. De cette étude, il ressortait notamment que la technique et les sciences participent d'une volonté de rationalisation de la société, et par conséquent de l'existence, dans le sillage ouvert par les possibilités prétendument concrètes d'un progrès continu. Mais si la rationalisation et l'innovation technico-scientifique sont conçues, chez Wells et Bellamy, comme moyens à privilégier dans l'élaboration et l'organisation générale d'une utopie moderne, reste qu'elles opposent à certains égards une menace de taille à l'idéal qu'elles devraient pourtant servir. Cette menace, qui culmine en somme dans une atteinte manifeste à la liberté, à l'autonomie individuelle, compromet dans une large mesure l'idée même d'une société idéale digne de ce nom. Certes, à survoler l'histoire de l'utopie, on constate que la liberté n'y est pas moins typiquement sacrifiée au nom d'une stabilité sociale ou d'un bien-être collectif; on semble du reste supposer – sans nécessairement l'admettre – une exclusion mutuelle entre bonheur et liberté. Or, c'est autour d'une telle question que prennent le plus communément parti, dans la première moitié du XX^e siècle, la plupart des critiques antiutopistes, sans oublier celle, tout aussi préoccupante, de l'intrusion déshumanisante des sciences, de la technique et d'une rationalité instrumentale dans les moindres sphères de l'existence au quotidien. Ainsi, si nous nous intéressons aux objections énoncées contre l'utopie technique moderne, c'est que la spéculation dystopique a le mérite de

jeter une lumière bien particulière sur ce problème de la technique, ouvrant à la reconsidération d'un certain nombre d'éléments qui n'en sont pas moins spécifiques et qui, justement, suggèrent le besoin de repenser sa portée véritable, par contraste aux présupposés d'instrumentalité et de neutralité de la technique abordés plus haut. C'est aussi que la dystopie rend sensibles les points d'achoppement du projet utopique, leur impact sur la vie – sur la *possibilité* d'une vie au sens plein du terme – en montrant ce que coûtent à l'homme de tels idéaux, c'est-à-dire ce dont l'organisation tatillonne et l'aseptisation extrême de l'existence le privent ultimement, en matière d'expérience.

A. Zamiatine et la rationalisation wellsienne dans *Nous autres*

C'est ce double problème que Zamiatine évoque au moment de *Nous autres* (1920) : celui d'une rationalisation extrême de la société et de l'abdication forcée (mais paradoxalement volontaire) de la liberté individuelle dans une soumission entière « *au joug bienfaisant de la raison* »¹. *Nous autres* est le journal que tient notre protagoniste, D-503, dans l'intention d'éclairer les peuples dits « barbares », c'est-à-dire ceux qui ne vivent pas encore sous la grandeur et la puissance de l'État Unique, au sujet du bonheur « *mathématique et exact* » de cette société supposément idéale. Ce journal nous révèle un monde hyper rationnel, hyper *rationalisé*, en lequel la liberté est d'emblée associée à un état sauvage, alors que l'idéal de civilisation – idéal que l'État Unique, sous la direction lénifiante du Bienfaiteur, se propose à présent de diffuser tout à travers l'Univers – n'est rien de moins que la félicité absolue inhérente à l'assujettissement et à la contrainte. Cette idée, introduite dès la première page du journal, donne le ton à l'ensemble du texte; elle nous révèle l'ordre, la régularité et la coercition qui

¹ Eugène Zamiatine, *Nous autres*, p. 15, (souligné dans le texte).

prédominant en ce monde et auxquels les « numéros » (puisque c'est ainsi qu'on désigne ses citoyens) se plient et vouent à peu de choses près un culte. L'assujettissement dont il est question n'implique pas seulement une stricte observance des lois et des prescriptions édictées au sein de ce monde, mais s'étend ultimement au renoncement à l'individualité dans l'unité parfaite du corps collectif commun, qui évolue quotidiennement selon les Tables des Heures. Ainsi, l'idéal auquel tend cette société est avant tout celui d'un triomphe absolu de la rationalité. À cette fin, l'État se fait garant d'une organisation méthodique de la vie de tous les numéros : il surveille le plus minutieusement leur existence quotidienne, les pourvoit tous d'un travail, d'une fonction sociale, gère leur temps, c'est-à-dire *tout* leur temps, à l'exception de deux petites heures personnelles par jour, exigeant, par surcroît, leur conformité entière ainsi qu'une volonté ferme et résolue de servir les fins qui leur sont prescrites.

« L'idéal, c'est clair, sera atteint *lorsque rien n'arrivera plus*². » Lorsque rien ne troublera, ni ne pourra troubler, l'ordre préétabli; lorsque tout sera connu, conforme et prévisible. Car l'événement, avec tout ce qu'il comporte d'inopiné, d'incalculable et d'irréductible à la régularité parfaite de l'ordre social, arrive et perturbe le cours régulier et sécurisant des Tables des Heures. En ce sens, il est toujours la manifestation d'une liberté, d'une individualité, dont l'idéal commande à la suppression (comme celle, à venir, de l'imagination). « Je lis aujourd'hui dans le *Journal national* que la fête de la Justice sera célébrée dans deux jours, place du Cube. Quelqu'un a donc encore troublé la marche de la grande Machine de l'État, un événement imprévisible, incalculable, est encore *arrivé*³! » La réplique étatique à pareil outrage est bien entendu la peine de mort,

² *Ibid.*, p. 35, (souligné dans le texte).

³ *Ibid.*

mais non sans une importante démonstration de la force purificatrice de la raison. Cette démonstration, qui dès lors prend l'ampleur d'une grande fête nationale, est une célébration de la puissance du nombre sur l'unité, du connu sur l'inconnu, de l'ordre sur la liberté.

La liberté et le crime sont aussi intimement liés que [...] le mouvement d'un avion et sa vitesse. Si la vitesse de l'avion est nulle, il reste immobile, et si la liberté de l'homme est nulle, il ne commet pas de crime. Le seul moyen de délivrer l'homme du crime, c'est de le délivrer de la liberté⁴.

Cette réflexion de D-503 est consignée dans son journal dans le but précis de louer l'ordre politique actuel. Or c'est avec le plus grand naturel et même la plus grande admiration que son auteur, tout comme le reste de la population, endosse la nécessité de telles atrocités et célèbre l'« amour » avec lequel elles leur sont prodiguées.

Dans sa forme physique, cette société future se fonde sur l'achèvement progressif et asymptotique du potentiel technico-scientifique que célèbre Wells au fil de ses fictions utopiques. *Zamiatine* brosse ainsi le portrait d'un monde efficacement organisé, pur et aseptisé, aux rues impeccablement droites; un monde forgé d'acier et coulé dans le verre « éternel et impassible », un monde à la régularité mathématique, d'une beauté toute mécanique, en lequel l'humain lui-même est élevé à la perfection de la machine. Pris sous le joug millénaire d'une tyrannie « bienveillante », ce monde est tout à fait clos sur lui-même, évoluant sans contact « officiel » avec l'extérieur. Cependant, ce cloisonnement n'est pas uniquement politique, il est aussi – et surtout – temporel, le passé ayant perdu sa place dans un monde prétendument parfait, prétendument achevé. Du coup, le passé se trouve plus ou moins relégué à l'oubli, ayant cessé d'avoir la moindre incidence, la moindre prise sur l'imaginaire collectif. Or seuls

⁴ *Ibid.*, p. 45.

quelques vestiges en subsistent, et c'est précisément autour de ces « restes », typiquement grotesques vu leur aspect passionné et franchement individuel, que s'organise une faction révolutionnaire, du nom de Mephi, visant à renverser l'ordre établi et à renouer avec ces « autres », soit les vaincus de la guerre de Deux cents ans, qui vivent encore à l'état sauvage, par-delà les frontières de l'État Unique. C'est un désir de liberté, de passion et de profondeur, de même que l'idée d'une valeur intrinsèque à l'imagination, à cette « âme » dont l'État craint la propagation comme d'une épidémie, qui anime la lutte pour la liberté. En tant que mathématicien d'État et, tout spécialement, constructeur de l'*Intégral* (une fusée dont le lancement prochain inaugurerait le projet de colonisation et de civilisation interstellaire par l'État Unique), D-503 se trouve soudainement, et bien malgré lui, plongé dans ce vaste complot qui lui échappera tout au long du récit et qui consistera à faire tomber le grand Mur Vert, soit cette fortification qui sépare la civilisation du « reste du monde » et qui incarne littéralement les limites de cet ordre totalitaire.

Lecteur fasciné de H.G. Wells, *Zamiatine* puise abondamment à la fiction de ce dernier. Avec *Nous autres*, il explore le côté sombre d'un monde mû par de profondes ambitions techniques et scientifiques, fondé sur une panoplie de réformes sociales et morales et organisé selon l'idéal suprême d'un prétendu « plus grand bien pour tous ». Mais au-delà d'une critique de la technique ou des sciences, c'est sans doute le zèle autocratique à la base même de l'élan utopique que l'auteur cherche le plus à discréditer. En effet, la critique que lance *Zamiatine* contre l'idéal utopique prend largement appui sur les perversions éthiques et morales qu'une rationalisation débridée semble légitimer. La technique fait certes l'objet de ses attaques, mais *Zamiatine* reste finalement plus modéré que d'autres sur la question. Au fond, *Nous autres* occupe une

place singulière au sein de la tradition utopique, car contrairement à Forster, à Huxley ou même à Orwell, pour ne nommer que ceux-là, Zamiatine n'écrit pas en *réaction* à Wells, mais s'en inspire. Comme le remarque Hillegas :

Zamyatin did not think of Wells as the advocate of a regimented utopian perfection which would tyrannize over the soul of man. On the contrary, [...] Zamyatin honored Wells for belonging to the tiny elite of heretics whose function is to lead mankind into the future⁵.

Plus bas, Hillegas poursuit :

Zamyatin [...] took the Wellsian social-scientific fantasy and used it as a vehicle for his attack on the way in which the Soviet Union was betraying the principles of the Revolution. Rigidly righteous in following dogma, the Soviets were killing men in order to save mankind⁶.

Cette critique, fondée sur une réalité bien concrète, et évidemment bien connue de l'auteur, imprègne l'ensemble du texte. Elle se remarque notamment à l'attitude despotique du Bienfaiteur (qui n'est rien de moins qu'une caricature de Lénine), aux exécutions menées sous ses ordres, ainsi qu'à l'aveu, fait au protagoniste, rappelant que « le véritable amour envers l'humanité doit être *inhumain* et que le signe indéniable de la sincérité [...] est la cruauté »⁷. Or, tel est le danger qu'implique par avance le pouvoir, selon Zamiatine, soit le danger de surrationaliser et donc de justifier tout moyen, aussi ignoble soit-il, par une prétendue noblesse des fins à réaliser.

Si ces dernières considérations nous éclairent sur la principale cible des critiques de Zamiatine, Hillegas ne semble pas moins avoir raison de supposer que celui-ci n'était peut-être pas assez familiarisé avec les détails de l'utopie wellsienne, qui reste effectivement moins développée dans l'ensemble de son œuvre, pour se rendre compte qu'une attaque contre la rationalisation et la discipline autocratique ne s'adresserait pas

⁵ Mark R. Hillegas, *The Future as Nightmare*, p. 104.

⁶ *Ibid.*

⁷ Zamiatine, *Op cit.*, p. 199.

moins à l'utopie technique moderne telle que Wells (et même Bellamy) la conçoit. Car *Nous autres* (notre présentation le suggérait déjà) s'articule précisément autour de ces éléments propres à l'utopie moderne, soit la centralisation du pouvoir décisionnel et de la gestion de la société, la rationalisation instrumentale des ressources (incluant la population), l'opposition marquée entre la civilisation et la nature (au détriment de cette dernière, évidemment), et ainsi de suite. Du coup, ces impératifs d'ordre et de régularité, mêlés à la coercition qui les fait respecter dans le concret, reflètent une grave préoccupation de l'auteur pour les modalités rationalisantes de la société. Celles-ci servent prétendument à son bon fonctionnement, mais on voit bien, dans le contexte du roman, qu'elles servent avant tout au maintien d'un « présent état de choses ». Tout est calculé, tout est prévisible. Étonnamment, si ce n'était de tous ces excès totalitaires, notamment l'élimination de la famille comme noyau social, elle serait peut-être la réalisation la plus achevée de cette société qu'envisageait Bellamy dans *Looking Backward*. Car la société de *Nous autres* atteint enfin la perfection de la machine, dont ce dernier rêvait en toutes lettres; son fonctionnement est à ce point si simple, si régulier, que rien – pas même une tentative révolutionnaire! – ne parvient à l'ébranler au sens propre, ses dirigeants n'ayant en somme qu'à « serrer la vis » à la population pour assurer son obéissance et ainsi préserver la stabilité de l'ordre social. Mais à quel prix? Telle est la question.

B. Huxley et l'instrumentalisation humaine dans *Brave New World*

Brave New World est le récit d'un État mondial futur incarnant la réalisation de l'idéal typiquement utopique d'une stabilité sociale inébranlable, et du bonheur ainsi assuré à l'ensemble de la population. Cet idéal, qui suppose évidemment la possibilité de

sa persévérance dans le temps, y est réalisé par un recours calculé à la technique et aux sciences dans le cadre d'une rationalisation implicite de la société. (C'est d'ailleurs le modèle typique de l'utopie technique moderne...) Ce recours aux moyens technico-scientifiques y joue un rôle inestimable, puisque ce sont justement la technique et les sciences qui rendent l'idéal susmentionné non seulement envisageable, mais effectif à proprement parler. Cela dit, Huxley s'y oppose et vise à le discréditer à travers le potentiel dystopique qu'il y trouve et qu'introduisent à son avis ces moyens adoptés en vue de sa réalisation. Cette volonté critique est apparente dans son traitement d'un enjeu central à toute réflexion utopique : l'impact sur l'individu. Tel que nous l'avons vu plus haut, le contexte utopique, ou plutôt ces processus de rationalisation qui y sous-tendent, instaure une approche *instrumentale* au monde et aux choses qui le composent. Or ceci vaut également pour l'humain, conçu comme ressource dont il n'importe pas moins de tirer un maximum d'utilité et de productivité, paradoxalement au nom de la collectivité. C'est à la lumière donc de la liberté et de l'autonomie humaine que cette critique prend tout son sens. Car l'idéal utopique, selon Huxley, se déploie trop souvent en empiétant sur ces droits imprescriptibles qui devraient être élevés bien au-dessus des soi-disant avantages d'une existence « sursimplifiée » dans et par son « travestissement » technique.

De façon concrète, *Brave New World* présente l'histoire de deux individus, soit Bernard Marx et John the Savage, qui vivent malgré eux comme outsiders au sein de leur communauté respective. En cela, ils servent à mettre en scène ce problème de l'individualité tel qu'il se pose dans un monde où, pour les rares fois qu'il est soulevé, celui-ci est d'emblée écarté du revers de la main. Ainsi, en centrant son récit sur ces deux personnages, donc sur les fondements de leurs questionnements respectifs, sur

leurs difficultés à composer avec les exigences d'une vie « civilisée », Huxley interroge la validité du « plus grand bonheur pour tous » des utilitaristes, tout en se préoccupant des excès qu'on ne manque pas de commettre en vue de sa concrétisation. Zamiatine offrait déjà un exemple probant de ce genre d'excès dans sa critique des tendances totalitaires qui menacent toujours de faire surface dans la réalisation du projet utopique. Huxley fait bien entendu écho à cette critique, mais il la pousse sans doute plus loin encore, si bien qu'à eux deux, Zamiatine et Huxley présentent à peu près l'extrême limite d'une gestion et d'un contrôle de l'individu, de l'abolition de sa liberté et de son autonomie, et ainsi de suite, dans la constitution de la société idéale.

Dans *Brave New World*, par exemple, l'individu est toujours déjà dépendant de l'État. Non seulement celui-ci le précède-t-il (cela va sans dire), mais il préside à sa conception, lui prescrit littéralement les facultés physiques et mentales ainsi que le bagage génétique nécessaire en vue de certaines fins. L'instrumentalisation de l'individu est ici à son comble. Par l'entremise des Centres d'incubation et de conditionnement, l'État « manufacture » à proprement parler sa population selon un contrôle judicieux de toutes les étapes : la conception (artificielle et *in vitro*), la gestation (sur chaîne de montage), le conditionnement (opérant et hypnopédique), l'éducation (endoctrinement)... Rien n'est laissé au hasard. L'État « gère » sa population tant sur le plan de la quantité que de la qualité, et cette gestion commence précisément par une spécialisation de l'individu selon les besoins de la société :

So many individuals of such and such quality [...] distributed in such and such quantities [...] The optimum Decanting Rate at any given moment. Unforeseen wastages promptly made good [...] The Predestinators send in their figures to the Fertilizers [...] Who give them the embryos they ask for [...] And the bottles come in here to be predestined in detail⁸.

⁸ Aldous Huxley, *Brave New World*, pp. 7-8.

Cette spécialisation, qui vise en plus à assurer l'adéquation tant physique que psychologique de l'individu à la fonction sociale qui lui échoit, n'est rien de moins qu'une prédestination sociale. D'ailleurs, avant de naître, avant même d'être conçu, chacun fait partie d'une caste sociale (Alphas, Betas, Gammas, Deltas, Epsilons) selon l'importance de son futur rôle au sein de la société. Cette caste détermine non seulement sa spécificité génétique (qui varie grandement en qualité d'une à l'autre), mais aussi la nature de l'éducation et des conditionnements reçus. En plus d'assurer que tous sont pourvus des aptitudes physiques, intellectuelles et émotionnelles nécessaires, ces mesures de prédestination inculquent à l'individu le sentiment d'appartenance indispensable à la cohésion et à la stabilité de la population. (On ne saurait tous être contrôleurs mondiaux, pas plus que commis ou éboueurs : il faut de tout pour faire un monde, et chacun a un rôle indispensable à remplir.) Ainsi donc, l'individu est en quelque sorte « taillé sur mesure », finement adapté au rôle qu'il a ou aura à jouer, et qui sera somme toute constitutif de son existence.

Mais autant l'idée de collectivité est invoquée à titre de justification de telles dispositions, autant cette même idée se trouve-t-elle limitée par une hiérarchisation concrète de l'humanité désormais manipulée. Ces castes ont beau se montrer toutes aussi essentielles au bon fonctionnement de la société (telle est, au demeurant, la position « officielle » de l'État), reste qu'on ne leur attribue pas la même valeur pour autant, certaines étant, en effet, plus « remplaçables » que d'autres. Mustapha Mond, l'un des dix contrôleurs mondiaux, explique : « The optimum population, [...] is modeled on the iceberg – eight-ninths below the water line, one-ninth above⁹. » D'un point de vue pratique, les castes inférieures sont formées d'êtres de « second ordre », d'individus

⁹ *Ibid.*, p. 204

identiques mis au monde – entendre « manufacturés » des milliers à la fois grâce au « Procédé Bokanovsky » – pour faire rouler les usines ou pour remplir ces fonctions dont personne ne voudrait ni ne devrait rationnellement se charger au sein d'une véritable utopie. « I see you don't like our Bokanovsky Groups; but I assure you, they are the foundation on which everything else is built. They're the gyroscope that stabilizes the rocket plane of state on its unswerving course¹⁰. » Dépourvus d'intelligence, de profondeur et même de la moindre individualité, ces êtres d'extraction inférieure sont entièrement pris dans le carcan de leur conditionnement. En cela, leur unique raison d'être, pour ne pas parler du sens même de leur existence, est celle qu'on leur a inculquée : « Only an Epsilon can be expected to make Epsilon sacrifices, for the good reason that for him they aren't sacrifices; they're the line of least resistance. [...] Even after decanting he's still inside a bottle – an invisible bottle of infantile and embryonic fixations¹¹. » Tout l'*art* du conditionnement, nous apprend-on, consiste justement à faire apprécier à ceux qui s'y trouvent destinés les tâches ou travaux les plus aliénants, afin qu'ils puissent y puiser une satisfaction personnelle, sinon un certain bonheur : « That is the secret of happiness and virtue – liking what you've got to do. All conditioning aims at that: making people like their unescapable social destiny¹². » Cela dit, *toutes* les castes font l'objet d'une programmation semblable, si ce n'est que les membres des castes supérieures ne se sont pas aussi « à l'étroit » dans le « flacon invisible » de leur conditionnement, qu'ils sont ainsi capables de prendre des décisions réellement autonomes, bien que celles-ci ne soient certes pas toutes bonnes à prendre.

¹⁰ *Ibid.*, p. 202.

¹¹ *Ibid.*, p. 203.

¹² *Ibid.*, p. 13.

Si un tel ordre social peut donc se prévaloir d'être « utopique », c'est que la question du bonheur collectif – question centrale à toute utopie – y occupe une place manifestement privilégiée, au-dessus de toute autre, dans et par l'instauration de ces modalités, pour le moins extrêmes, d'une stabilité sociale absolue. C'est cet idéal donc, érigé en fin suprême, qui rend raison des moyens « utopiques », même s'ils s'y avèrent contraires dans les faits; car le bonheur collectif requiert la stabilité sociale, et la stabilité sociale, elle, la stabilité individuelle. Toute source potentielle de malheur individuel est ainsi éliminée de la société – de ses mœurs, de son fonctionnement, etc. – au nom d'un bonheur pur et innocent, prétendument complet. Comme le fait valoir Mustapha Mond :

The World's stable now. People are happy; they get what they want, and they never want what they can't get. They're well off, they're safe; they're never ill; they're not afraid of death; they're blissfully ignorant of passion and old age; they're plagued with no mothers or fathers; they've got no wives, or children, or lovers to feel strongly about; they're so conditioned that they practically can't help behaving as they ought to behave. And if anything should go wrong there's *soma*¹³.

Reste à savoir, maintenant, si cette fin, si cet idéal du bonheur collectif tel qu'exemplifié tout à travers *Brave New World*, justifie réellement les moyens adoptés, et si on ne prive pas chacun de la substance même de l'existence, comme le suggèrent le désarroi de John, d'une part, et les questionnements existentiels de Bernard, de l'autre, en vue de sa réalisation. L'utopiste prétend élever la vie à un autre niveau en la rendant plus facile et plus agréable pour tous – à commencer par les plus miséreux. Pourtant, l'approche utopique, qui s'appuie de plus en plus étroitement sur une transformation de l'existence humaine en elle-même, imposant ainsi ce genre de « contrôle de la qualité » absurde, bascule immédiatement dans l'excès intrusif que le monde de *Brave New World* nous laisse entrevoir. Au-delà, donc, des dimensions rationalisantes de cette organisation sociale, Huxley s'attarde autant – et c'est ce que nous approfondirons sous peu – à la

¹³ *Ibid.*, pp. 200-201.

façon dont la technique et les sciences menacent d'emblée de transformer l'humain en lui-même au profit de la société, plutôt que de transformer la société au profit de l'individu. Ce contexte ouvre à un plaidoyer pour l'autonomie radicale de l'individu, un plaidoyer pour le « fond tragique » d'une existence proprement humaine par opposition à cet ersatz d'une existence aseptisée et dépourvue de la moindre douleur.

C. L'opposition « nature » et civilisation

Comme nombre d'antiutopistes, Zamiatine et Huxley écrivent en défense de la liberté et de l'autonomie, en réaction aux limites (lois, normes, principes, etc.) qu'introduit, à leur avis, cette rationalisation utopique de la société et de l'existence humaine. L'importance de ces critiques, malgré leur contenu satirique ou comique, apparaît dans les questions qu'elles soulèvent et qui ont précisément trait à la façon dont l'humain évolue en société (questions typiquement écartées par crainte sans doute que ne s'écroulent ces précieuses constructions de l'esprit). Au chapitre précédent, nous faisons remarquer cette propension utopiste à affubler l'homme d'une bonté naturelle, et à situer parallèlement la source des maux et des malheurs humains dans l'organisation bancaire du monde, de la société. Suivant ce raisonnement, les utopistes concluent qu'il suffirait de « redresser » la société pour remédier à l'indifférence et à la cruauté de l'homme envers ses semblables. Mais autant l'utopie technique moderne propose la rationalisation et l'innovation technico-scientifique comme outils premiers d'une réforme de l'ordre social, autant les utopistes ne semblent nullement préoccupés par ce potentiel néfaste et peut-être même corrupteur qui accompagne, d'une part, la rationalisation (par exemple dans la justification de moyens « barbares » par une prétendue dignité des fins poursuivies) et, d'autre part, les sciences et la technique (qui à

titre de moyens rendent dorénavant réalisable l'accomplissement de fins de plus en plus extrêmes, et paradoxalement justifiées en termes « rationnels »).

Parmi ces utopistes, Wells a cependant le mérite de consacrer un chapitre entier de son utopie aux problèmes que soulèvent potentiellement les modalités envisagées. Notons que ce chapitre, intitulé « The Voice of Nature », constitue l'unique – mais pas moins cruciale – mise en cause du projet technique de tout le roman. Elle est émise par un étranger que nos protagonistes rencontrent au hasard de leurs déambulations et met en perspective l'impact dénaturisant de l'utopie technique moderne. Malheureusement, les modalités susmentionnées sont encore relativement peu détaillées à ce stade de son récit, mais considérant ces textes que nous venons d'aborder, l'invective qui y est développée, lancée en défense de la liberté et de la nature, présente tout de même un intérêt certain. Tout au long de son réquisitoire antitechnique, cet étranger parle pour ainsi dire au nom de la nature : il apparente l'humanité à un parasite, l'accuse de piller, de déformer grossièrement la nature dans sa pureté, dans son être même; il s'emporte contre les habitations, qui défigurent les collines, contre les rails mécaniques, qui balafrent le paysage, contre le fait d'éloigner irrémissiblement l'humain de son état de nature, qu'il érige par contraste en idéal. L'humain à l'ère de cette utopie moderne n'en a certes pas conscience, mais il ne cesse de faire violence à sa nature propre, à sa propre *naturalité*, en introduisant continuellement, au nom d'un prétendu progrès, l'artifice, la technique, bref la distance destructrice d'un ordre rationnel qui n'a plus rien de l'ordre déjà présent au sein de la nature.

'Why a man should consent to be dealt with as a bale of goods holding an indistinctive ticket – when God gave him legs and a face – passes my understanding.' As he speaks, his staff indicates the great mechanical road that runs across the gorge and high overhead through a gallery in the rock, follows it

along until it turns the corner, picks it up as a viaduct far below, traces it until it plunges into an arcade through a jutting crag, and there dismisses it with a spiral whirl. 'No!' he says¹⁴.

Outre ce travestissement technique de toute chose, l'étranger dénonce par surcroît les conditions générales d'un monde qu'il juge absolument *surgéré* (overmanaged), et s'insurge contre l'idée même de rationalisation, qui pourtant vise à ordonner, à organiser, à rendre utiles et efficaces les parties constitutives de la nature et de la société, à commencer par l'humain. « 'We make all these distinctions between man and man, we exalt this and favour that, and degrade and seclude that; we make birth artificial, life artificial, death artificial¹⁵.' » (Celui-ci réfère évidemment à l'envahissement étatique abordé dans notre premier chapitre.) Cet artifice est encore une fois celui des sciences, de la technique, mais aussi d'une rationalisation de l'homme et de la société par l'introduction de normes maternelles, de castes sociales, de tout ce que nos utopistes nomment « la civilisation » et dressent ainsi en *opposition* à la nature et au naturel, à ce dont les premiers utopistes (prenons par exemple Hésiode et son âge d'or) vantaient tant les délices. « 'Naturalness has fled the earth, and has to be sought now, and washed from your crushed complexities like gold¹⁶.' » Plus loin, cette jérémiade culmine dans un triste constat : « 'Man [...], insiste-t-il, has ceased to be a natural product¹⁷!' » L'homme civilisé, rationalisé, n'est plus naturel, mais tout le contraire!

Que penser d'un tel avis? À considérer les dystopies introduites plus haut, il va sans dire que Zamiatine et Huxley redoutent tous deux l'asservissement et la dénaturalisation de l'homme dans et par la rationalisation et la technicisation croissante de leur monde. Pourtant, ni Huxley ni Zamiatine ne souhaiterait le retour à un

¹⁴ H.G. Wells, *A Modern Utopia*, p. 82.

¹⁵ *Ibid.*, p. 86.

¹⁶ *Ibid.*, p. 84.

¹⁷ *Ibid.*, p. 85.

quelconque état de nature; ils reconnaissent au contraire les bienfaits de la civilisation, en dépit des barrières qu'elle ne manque pas d'imposer. Leur démarche témoigne en fait d'une visée plus modérée : celle d'énoncer le besoin pressant d'une voie mitoyenne, donc plus équilibrée et plus saine, entre ces extrêmes d'une liberté sauvage, d'une part, et d'un esclavage rationalisé, de l'autre, sans pour autant la tracer pour nous.

Dans sa préface à la réédition de *Brave New World*, rédigée en 1946, Huxley expose quelques-unes des imperfections – esthétiques et philosophiques – qu'il y trouve quinze ans plus tard. Celui-ci regrette, entre autres, de ne pas avoir offert cette troisième voie à John the Savage, l'autre protagoniste du roman : « The Savage is offered only two alternatives, an insane life in Utopia, or the life of a primitive in an Indian village, a life more human in some respects, but in others hardly less queer and abnormal¹⁸. » Cette nouvelle voie, nous avoue-t-il, eût été celle d'un monde où l'humanité n'est ni adaptée ni asservie à la science et aux technologies, mais où celles-ci seraient adaptées à l'homme, existeraient *pour* l'homme. L'idée est certes riche en possibilités utopiques. Toutefois, il est à se demander en quoi précisément les utopies de Wells ou de Bellamy ne sauraient y correspondre. Huxley offre quelques éléments de réponse, mais, à tout prendre, il est surtout question de détails. Au contraire de Wells, Huxley ne s'intéresse pas à l'avancement des sciences, mais déplore la façon dont elles risquent d'affecter l'humain sur le plan individuel. Or, une société comme l'utopie de Wells, où l'innovation technico-scientifique illimitée est conçue comme le moyen par excellence d'un progrès matériel soutenu, incarne à ce titre une menace évidente à l'idéal, bien plus important pour Huxley, d'une société où l'humanité est abordée comme une fin en soi. Rien d'étonnant alors à ce que les idéaux de planification et de rationalisation que Wells

¹⁸ Huxley, Forward, *Brave New World*, par Huxley, p. ii.

et Bellamy défendent avec tant de ferveur soient d'emblée apparentés, dès qu'il est question d'une gestion d'existences, à une ingérence de l'État dans un domaine qui devrait plutôt faire place aux droits et privilèges de l'individu. Huxley prône, en ce sens, une espèce d'« utilitarisme supérieur », selon lequel le principe du « plus grand bonheur pour tous », que servent nominalement le progrès matériel soutenu, la planification sociale, et autres, devrait être soumis à un idéal plus important encore qu'il nomme la « Fin dernière de l'homme », entendue comme « connaissance intuitive du Tao ou du Logos ». Sur ce point, il reste difficile d'approfondir sa pensée sans s'écarter considérablement de notre présent propos. Huxley lui-même est encore bien loin d'écrire cette utopie qui viendra seulement trente ans plus tard, sous le nom d'*Island*. Pourtant, bien que cette tierce voie ne soit pas explicitement envisagée au moment de *Brave New World*, son absence ne nous semble pas moins suggestive. On pourrait en fait penser que c'est l'impossibilité même de l'alternative, ultimement renforcée par le suicide de John the Savage, qui donne à l'œuvre toute sa force critique.

D. Question de l'individu : quelques perspectives sur la rationalisation...

Évidemment, l'orientation de notre questionnement nous oblige à considérer de plus près le rapport de la rationalisation et de la technique à l'individu. C'est ce rapport qui soulève les plus importantes objections; c'est ce rapport, aussi, qui nous permettra de mieux délimiter les présupposés utopiques à leur égard. Nombre d'éléments signalés lors de la présentation de ces deux textes fournissent déjà plusieurs éléments de réponse au problème, mais son traitement exhaustif exige, bien entendu, d'en approfondir l'analyse. S'il est vrai que *Zamiatine* ne s'attarde pas tant à la technique, ni à la façon dont elle est d'emblée susceptible de transformer l'humain, mais aborde le problème par le biais des

implications inhérentes à la rationalisation, on comprendra mieux que, dans *Nous autres*, la technique en devienne la représentation, la métaphore par excellence. L'idéal rationalisant de la régularité et de l'efficacité technique, transposées sur le plan d'une gestion scientifique de la société, atteint ici un sommet de mobilisation et d'organisation de la société entière, à commencer par la population. C'est aussi, pour reprendre au passage ces mots de D-503, ce qui fait de Taylor « le plus génial des anciens ». C'est en appliquant les principes de l'organisation scientifique de Frederick Winslow Taylor, pionnier de l'efficacité industrielle, que la société de *Nous autres* accède à l'ordre et à la régularité auxquels elle aspire dans la réalisation de son idéal utopique. Les Tables des Heures, la *lex sexualis*, les normes maternelle et paternelle, etc. sont ainsi instaurées en relation directe à ces fins à réaliser. Ces moyens sont donc à la base de l'ordre ainsi mis en place, mais, et c'est ici que se pose notre problème, ne parviennent pas à le réaliser sans affecter l'humain dans son intimité. La question devient alors de savoir si l'ordre utopique (pour autant que l'on puisse employer pareil qualificatif en référence à l'orientation générale de ce projet) se peut concrétiser sans enfreindre les limites de la liberté humaine ou, à tout le moins, en évitant d'impliquer par avance l'éradication de toute forme d'individualité. Ces « contrecoups » de l'effort utopique (perte d'autonomie et de liberté, conformisme, gestion de la population, etc.) constituent le point névralgique de toute l'entreprise critique de Zamiatine dans ce roman. C'est autour de cette question que l'auteur développe le problème de l'utopie technique et du totalitarisme qui l'informe, s'efforçant de montrer clairement ce que l'utopie – pervertie certes – dévalue déjà inconditionnellement ou presque dans la réalisation et la préservation de son idéal. Considérons plus avant ces points sensibles du texte.

Cette intrusion rationalisante (et technique), qu'on lie ici à l'élan utopiste dans sa variante technico-scientifique, prend naturellement diverses formes. L'instance première de cette ingérence étatique sur les plans de l'intimité, de l'autonomie, et même de l'individualité de chacun, passe avant tout par ce conformisme absolu de la société, conformisme qui va bien au-delà du simple port d'un uniforme ou du respect d'un quelconque code civil ou moral, et qui se fonde sur une surveillance étatique de tous les instants, accompagné d'impitoyables représailles pour toute dérogation. Cette conformité, ou plutôt cette « conformisation » – puisqu'il s'agit d'un *processus* qui est toujours en cours, qui le restera sans doute toujours en tant que partie intégrante du fonctionnement de la société – prend pour objet l'ensemble des existences individuelles et les assujettit à l'ordre salvateur des Tables des Heures. En cela, ces Tables ressemblent étrangement à l'application à l'humain de la régularité absolue des opérations mathématiques, tant idéalisées au sein de ce monde de « perversions rationalisantes », étant donné ce qu'elles ont d'éternel et d'immuable. « Il n'est rien de plus heureux que les chiffres qui vivent sous les lois éternelles et ordonnées de la table de multiplication¹⁹ », écrit D-503. Évidemment, les possibles parallèles entre la table de multiplication, donc entre ces lois, conçues comme le parangon même de la félicité (humaine ou autre), d'une part, et les Tables des Heures, qui dictent un emploi sévèrement rationalisé, voire instrumentalisé, du temps de la vie, d'autre part, ne sont pas sans sauter aux yeux. Ces Tables représentent en somme une longue liste d'opérations et d'activités quotidiennes, toutes minutées, à laquelle les « numéros » n'ont d'autre choix que de se conformer; paradoxalement, la plupart n'ont pas non plus d'autre volonté, c'est-à-dire ni l'inclination ni le désir d'autre chose. Ainsi donc, ni

¹⁹ Zamiatine, *Op cit.*, p. 71.

l'idée ni les implications de la liberté ne leur semblent moindrement dignes ni même désirables (exception faite de ce petit groupe de révolutionnaires). En essence, et maintenant en pratique, la liberté reste contraire à l'idéal de « civilisation », reste intimement associée à un état d'être ou à une vie tout à fait sauvage, d'autant plus rebutante sans doute qu'on ne cesse de l'opposer au bonheur d'une vie se déployant dans les rets de la contrainte, de la coercition :

J'ai eu l'occasion de lire et d'entendre beaucoup d'histoires incroyables sur les temps où les hommes vivaient encore en liberté, c'est-à-dire dans un état inorganisé et sauvage. Ce qui m'a toujours paru le plus invraisemblable est ceci : comment le gouvernement d'alors, tout primitif qu'il ait été, a-t-il pu permettre aux gens de vivre sans une règle analogue à nos Tables, sans promenades obligatoires, sans avoir fixé d'heures exactes pour les repos²⁰!

L'assujettissement et la contrainte s'opposent à la liberté en tant qu'idéaux sociaux à suivre, à imposer dans la réalisation de l'utopie. Sur la question de la liberté, qui se trouve pareillement opposée à la notion de bonheur, il faut comprendre la logique qui sous-tend la marche d'une telle société. Cette société s'organise sur le modèle même de la machine, poussant plus loin cet idéal de Bellamy présenté au chapitre dernier. À se représenter le fonctionnement « mécanique » comme une série d'opérations sans cesse répétées dans et par le processus qui lui est propre et dont elles sont en quelque sorte constitutives, on comprendra mieux la nature de cette société qui, dans son organisation intime, ne vise pas moins à réaliser ce fonctionnement idéal de la machine, synonyme d'une stabilité sociale parfaite et du bonheur béat d'une population, au seul prix de sa déshumanisation :

Les gens, en bas, tournaient, se penchaient, se relevaient en mesure, avec des gestes rapides et rythmés, conformément au système Taylor. Ils semblaient être les pistons d'une machine énorme [...] Toutes ces choses ne faisaient qu'un : les machines parfaites semblables à des hommes, et les hommes parfaits semblables à des machines. C'était une beauté vibrante, une harmonie, une musique²¹...

²⁰ *Ibid.*, p. 25.

²¹ *Ibid.*, pp. 85-86.

Ces Tables qu'on nous présente (en toutes lettres) comme les « cœur et pouls de l'État Unique » soulignent l'étendue de cette rationalisation déshumanisante dans le cadre d'une utopie qui prend comme moyen principal de sa réalisation l'élimination de la liberté comme de tout ce qui est individuel, soit ce qui fait le propre de la personne, ce qui la caractérise (sa volonté, ses désirs et ses expériences personnelles), l'individu devant avant tout se fondre dans cette masse « archi-assujettie » du « nous » qui fait « corps commun » dans la réalisation quotidienne de l'utopie :

Tous les matins, avec une exactitude de machines, à la même heure et à la même minute, nous, des millions à la fois, nous nous levons comme un seul numéro. À la même heure et à la même minute, nous, des millions à la fois, nous commençons notre travail et le finissons avec le même ensemble. Fondus en un seul corps aux millions de mains, nous portons la cuiller à la bouche à la seconde fixée par les Tables; tous, au même instant, nous allons nous promener, nous nous rendons à l'auditorium, à la salle des exercices Taylor, nous nous abandonnons au sommeil²²...

Ces Tables et le conformisme d'esprit et d'action qu'elles imposent contribuent au développement d'une psychologie de « masse ». Tel que nous l'avons mentionné, l'« individu » n'est pas *individuel*; il n'évolue pas *à part* ou *en marge de* l'ordre social, mais se sait au contraire partie intégrante d'un *tout* infiniment plus grand et ultimement, plus important que sa seule personne : « On se croirait entouré de miroirs : j'aperçois à travers les murs d'autres moi-même, avec ma chambre, mes vêtements, mes mouvements, répétés mille fois. Cela vous fait du bien, on voit qu'on est une partie d'une unité immense et puissante²³. » Au-delà de l'immensité ou de la puissance de la collectivité, ce sentiment d'appartenance est essentiel à toute organisation utopique. Cependant, la question, telle qu'elle se pose ici, consiste à déterminer ce qu'il est légitime d'admettre comme moyen d'inculquer un tel sentiment à la population, car le triomphe du « nous » sur le « moi » ne vient pas sans sacrifice, et le présent texte nous

²² *Ibid.*, p. 25.

²³ *Ibid.*, pp. 42-43.

en fournit très certainement l'indice. Ici, l'individualité, tout comme la conscience de soi, est toujours déjà « événementielle », c'est-à-dire qu'elle émerge dans la *transgression*, dans une rupture d'avec l'ordre, d'avec l'obligation. Considérons par exemple la façon dont D-503 décrit la désobéissance d'une concitoyenne : « Je la considérai pendant une seconde, de même que tous les autres, comme une étrangère. Elle n'était déjà plus un numéro mais un individu, elle n'était plus que la matérialisation de l'offense qu'elle venait de commettre envers l'État Unique²⁴. » Évidemment, on pourrait s'étendre longuement sur l'offense « individuelle » à l'endroit de l'État Unique, sur tout ce qu'elle représente dans pareil contexte, mais ce faisant, on risquerait aussi bien de s'éloigner de notre problème au profit de cet autre, pour nous secondaire, du totalitarisme. Nous nous contenterons donc d'examiner ce processus d'« individuation » que vit D-503, afin d'approfondir plus encore cette question d'intérêt premier.

À mesure qu'il « dérape », qu'il néglige ses responsabilités, à mesure qu'il tombe amoureux et s'allie sans trop le savoir à cette faction révolutionnaire, D-503 réalise – pour la première fois peut-être – en quoi consiste cette notion d'individualité et celle, par trop précaire, de liberté. Sous l'emprise de l'« imagination » (qui s'oppose naturellement à cette rationalité dont il se targue lui-même dès les premières pages de son journal), D-503 prend peu à peu conscience de lui-même, de son « moi », bref d'une individualité qu'il rejettera d'emblée, à l'instar des médecins d'État, sur le compte de cette maladie qu'est l'âme (et dont on ne guérit pas sans l'ablation de l'imagination) :

J'avais conscience de moi. Or, seuls ont conscience d'eux-mêmes, seuls reconnaissent leur individualité, l'œil dans lequel vient de tomber une poussière, le doigt écorché, la dent malade. L'œil, le doigt et la dent n'existent pas lorsqu'ils sont sains. N'est-il pas clair, dans ce cas, que la conscience personnelle est une maladie²⁵?

²⁴ *Ibid.*, p. 125.

²⁵ *Ibid.*, p. 127.

À l'image de la transgression *événementielle* décrite plus haut, la « maladie » va à l'encontre de cet idéal latent de société-machine : elle s'en prend à l'« individu »*, à l'un de ces nombreux mécanismes. D-503, malade, est désormais « dérégulé », soit l'équivalent d'un mécanisme bousillé qui n'a plus rien de la régularité, de la fiabilité qu'on lui savait – que lui-même se savait : « Là-bas, au chantier où se construisait l'*Intégral*, je ne pus concentrer mes idées et me trompai même une fois dans mes calculs, ce qui ne m'était jamais arrivé. [...] Une dynamo tournait et bourdonnait dans ma tête²⁶. » Soudainement confronté aux limites véritables de son « être rationnel », confronté, pour le dire plus précisément, à son humanité, à sa faillibilité, D-503 ne démord pourtant pas de ces représentations mécanisantes de la société et, par surcroît, de son être même : « Je ressemble à une machine tournant trop vite, les axes sont rouges, le métal est près de fondre et tout s'en va au diable. Il faudrait jeter vite de l'eau froide de la logique²⁷. » La dimension « extrême » du projet que propose l'utopie technique est manifestement synonyme de cette déshumanisation de l'homme à plusieurs niveaux de l'existence. Et comme en témoigne amplement ce roman de Zamiatine, il n'est pas même nécessaire de recourir à la technique (comme c'est en plus le cas dans *Brave New World*) pour en arriver au désastre, à la fois psychologique et social, du totalitarisme utopique. En dépit donc de cette liberté dont il jouit sous le couvert de la maladie, une partie de lui voudrait réintégrer la masse, quitte à perdre, à sacrifier ce « moi » qui bourgeonne en lui. Ce fait ne doit pas être pris comme une défense de l'assujettissement, mais bien comme le résultat de l'endoctrinement et du conditionnement reçus tout au

* Nous employons ici le terme *individu* (entre guillemets) dans le sens le plus large et le plus impersonnel. Les guillemets visent à éviter toute confusion avec l'idée de l'individu comme résultat d'un processus d'individuation.

²⁶ *Ibid.*, p. 58.

²⁷ *Ibid.*, p. 133

long de l'existence. L'imagination, le moi, l'individualité – qu'on diagnostique comme « maladies » dans ce monde – représentent individuellement une perversion « atomisante » qui distancie les numéros de la masse commune. À ce titre, l'imagination, le moi et l'individualité contiennent en germe la destruction même d'une utopie où tout un chacun, en dépit de ses désirs personnels, se rallie à une volonté totalisante et absolue, donnant forme à l'utopie dans toutes ses prétentions. C'est sur ce point que nous en viendrons à comprendre à la fois l'importance et l'ampleur de la surveillance étatique, de même que l'étendue d'une certaine normativité qui s'en trouve imposée. Car au sein d'une société où la rationalisation de la population équivaut plus ou moins à l'idéal même que poursuit l'organisation utopique, cette conformité, qui du reste s'impose comme condition première de sa réalisation, devient indispensable et doit être préservée coûte que coûte.

E. Quelques perspectives sur l'autonomie radicale

Par sa critique des aspects déshumanisants de la rationalisation et des innovations technico-scientifiques dans leur application à l'humain, voire à l'humanité, Huxley ouvre à une importante réévaluation de leurs implications en questionnant le bien-fondé d'une société axée sur un tel rapport au monde et surtout, à l'individu. Car la rationalité technico-scientifique implique évidemment un triomphe de l'industrialisation dans la construction et la préservation de l'idéal social; mais étant donné l'adaptation « technique » qu'elle instaure et pour ainsi dire force sur l'individu, cette industrialisation au sens large en représente tout aussi bien la *négation* à maints égards. Huxley s'attarde justement à montrer toute l'étendue de cette déshumanisation, déjà entamée à son époque, et encore à venir. Comme le fait valoir Mark Hillegas :

Huxley argued that the machine dehumanizes men by demanding mechanical efficiency of them and that it limits aesthetic choice by providing only standardized articles, but most important, that the machine is one of the great menaces to modern life because it makes creativity unnecessary and robs the majority of human beings of the very possibility of happiness²⁸.

En cela, Huxley reprend l'une des grandes critiques « antimachine » du début XX^e siècle – dont *Modern Times* de Chaplin offre, au demeurant, une éloquente expression – selon laquelle la machine impose à l'homme et son temps et ses mouvements, si bien qu'à tout prendre, ce dernier en devient à la longue davantage l'« extension » que le véritable opérateur. Cette standardisation des faits et gestes ne se limite pourtant pas au domaine du travail, mais s'étend aussi à l'ensemble de la société, à mesure que se développe, tout au long du siècle, la société de consommation. Mais bien que cette préoccupation soit l'occasion soulevée au cours du récit, cette question d'une standardisation par le biais de la consommation n'est pas du pas du tout l'enjeu premier de *Brave New World*. Au contraire. À vrai dire, Huxley voit déjà bien plus loin, d'où la pertinence de la forme dystopique – qui demeure une projection, une extrapolation autour de tendances déjà manifestes au sein de la société – pour nous faire arrêter et considérer ses possibles et sans doute probables ramifications. À mesure que la technique dote l'utopiste de nouveaux moyens d'améliorer l'ordre social, on risque toujours l'apparition de procédés certes novateurs mais pas moins barbares, étant donné le paradoxe de la légitimation utopique de moyens éthiquement douteux. C'est d'ailleurs ce que nous fait voir l'impact technique dans la société de ce « meilleur des mondes », alors que la standardisation de l'humain s'élève à un tout autre niveau, au détriment de toute individualité et même de toute autonomie individuelle.

²⁸ Hillegas, *Op cit.*, p. 114-115.

En effet, l'individu massifié du monde de *Brave New World*, issu des classes inférieures surtout, est d'emblée en perte de caractères distinctifs. Il n'a non seulement rien d'unique, mais étant justement identique à une myriade de congénères, il n'a rien non plus d'*individuel*. En fait, il n'a pas même conscience de possibilités individuelles, évoluant presque inconsciemment de jour en jour, quotidiennement récompensé d'une ration de *soma* soigneusement dosée pour lui rendre supportable l'inanité d'une telle existence, d'un tel asservissement. L'« individu » massifié est infiniment remplaçable, n'est guère plus qu'un « mécanisme » au sein de cette grande « machine » sociale, l'égal d'un ouvrier sur une longue chaîne de montage dont il est lui-même le produit. Comme nous le rappelle le directeur du Centre d'incubation de Londres :

'Bokanovsky's Process is one of the major instruments of social stability!' [...] Standard men and women; in uniform batches. The whole of a small factory staffed with the products of a single bokanovskified egg. 'Ninety-six identical twins working ninety-six identical machines!' [...] 'If we could bokanovskify indefinitely the problem would be solved.' [...] The principle of mass production at last applied to biology.²⁹

À ce titre, il ne doit pas étonner que Henry Ford soit le « saint patron » de cette société, tout comme l'est Frederick Winslow Taylor, père du Taylorisme, pour le monde de *Nous autres*. Cette hégémonie industrielle du « meilleur des mondes », par son application à la vie au sens large, par la réduction des sphères d'action véritablement individuelles, érige en idéal un fonctionnement régulier, mécanique, de la société au nom d'une stabilité qu'on voudrait éternelle et immuable. Évidemment, et c'est ce qui semble préoccuper le plus nos antiutopistes, cet idéal « machinique » s'impose toujours déjà, ou peu s'en faut, au détriment d'une existence pleine, entière et proprement libre... Cette adéquation de l'individu aux exigences fonctionnelles de la société, conçues comme autant de conditions (nécessaires et suffisantes) du bonheur, soulève l'un des problèmes centraux

²⁹ Huxley, *Brave New World*, p. 5.

de cette dystopie : celui de l'individualité. Car dans un monde où chacun est non seulement né, élevé et éduqué en prévision d'un rôle, mais doit en plus vivre dans le carcan d'une prédestination entière de son être, véhiculant une vision implicite du monde et une compréhension précise de sa place au sein de celui-ci, force est d'admettre que l'enjeu recèle d'importantes conséquences, dont la portée reste à être explorée plus en détail.

À un autre niveau, celui des classes supérieures de cette société, ce problème reste sensiblement le même, bien qu'il s'articule en termes plus proches de la réalité occidentale de l'époque, touchant de près la question des exigences sociales faites à l'individu dans un contexte se rapprochant du totalitarisme évoqué à travers nos diverses considérations sur *Nous autres*. L'un de nos protagonistes, Bernard Marx, est justement tiraillé par ce problème de l'individualité et cherche comment la vivre dans un monde qui semble en tout point organisé pour l'étouffer. Ce dernier est évidemment privilégié; il est membre d'une élite sociale, les *Alphas plus*. En cela, il bénéficie de nombreux privilèges, dont une intelligence supérieure à la moyenne, une meilleure éducation, et se voit généralement témoigner le respect et la considération que commande sa position dans la hiérarchie sociale. Pourtant, Bernard n'est pas comme tous les fortunés de sa caste : sur le plan physique, il accuse une infériorité manifeste par rapport à la moyenne, ce qui n'est pas sans laisser de marques sur son amour-propre. D'ailleurs, certains font courir des rumeurs à son sujet, ce qui le porte à fuir le commerce des autres. Au fond de lui-même, il se sent étranger aux autres, et cette aliénation le pousse ultimement à adopter des comportements étranges, sinon carrément non orthodoxes. Dans sa solitude, ou alors en compagnie de son ami Helmholtz (un être surdoué sur tous les plans, qui du coup vit une aliénation similaire), Bernard passe ses temps libres à réfléchir sur des

questions d'ordre existentiel, sur ce que c'est par exemple que d'être un individu, se forgeant malgré lui une conception de son individualité, donc de ce qui le rend si différent, lui, de ses semblables et le garde intérieurement à distance de ce soi-disant idéal de « collectivité ». De toute évidence, la société de *Brave New World* ne fait guère place à ce genre d'idiosyncrasie; elle encourage et même attend tout le contraire de ses citoyens; « COMMUNITY, IDENTITY, STABILITY », telle est la devise d'État. En vue de sa réalisation, la population est conditionnée dès la plus tendre enfance à fuir la solitude au sein du corps social; on lui instille l'irrépressible désir d'en faire partie, de s'y fondre par des activités de groupe telles que les sports, la danse, les *feelies*, par la promiscuité sexuelle, par les Offices de Solidarité et le *soma* (drogue prescrite pour fuir les mauvaises pensées). La clé d'un bonheur individuel concret est là, devant soi, nous explique-t-on, d'une part dans le travail qui donne sens à l'existence, et d'autre part dans ces activités communautaires, dans le divertissement le plus complet qui soit, bref dans l'abolition totale de l'individualité et de la conscience, dans une aliénation collective programmée. Tel que le remarque Bernard Marx :

'No, the real problem is: How is it that I can't, or rather – because, after all, I know quite well why I can't – what would it be like if I could, if I were free – not enslaved by my conditioning.' 'But, Bernard, you're saying the most awful things.' 'Don't you wish you were free, Lenina?' 'I don't know what you mean. I am free. Free to have the most wonderful time. Everybody's happy nowadays.' He laughed, 'Yes, "Everybody's happy nowadays." We begin giving the children that at five. But wouldn't you like to be free to be happy in some other way, Lenina? In your own way, for example; not in everybody else's way³⁰.'

Ce problème de l'individualité fait évidemment l'objet de plusieurs dystopies : dans *Nous autres* comme dans *Brave New World*, l'individualité se trouve tout spécialement au centre d'une confrontation entre *civilisation* et *liberté*. Pourtant, il y a quelque chose de mystifiant dans cette opposition, qui d'un côté situe l'utopie et de l'autre seulement,

³⁰ *Ibid.*, pp. 81-82.

la liberté, comme si l'on devait nécessairement renoncer à l'une pour bénéficier de l'autre... Quoi qu'il en soit, on sera sans doute mieux placés pour comprendre les nuances de cette opposition à mesure qu'on en sonde les motivations premières.

Considérons la question sous un autre angle : en parodiant l'utopie technique moderne, Zamiatine et Huxley opposent certes les termes de « civilisation » et de « nature », présentés comme mutuellement exclusifs, comme le sont aussi à leur manière ceux de « liberté » et de « bonheur ». Ce faisant, Zamiatine et Huxley montrent l'absurdité qu'il y a à concevoir ces termes et leurs référents respectifs dans les limites d'une logique binaire et oppositionnelle qui laisse croire que « nature » et « civilisation » représenteraient toutes deux des idées ou notions absolues, aux limites précises et définies, qui ne se recoupent aucunement. Toutefois, notre intention n'étant pas tant de « déconstruire » la logique des discours utopiques que d'en faire ressortir, dans le cadre des arguments présentés, les implications que recèlent ces conceptions typiques de l'enjeu utopique dans sa variation technique, nous nous contenterons ici d'employer ces termes dans le sens « oppositionnel » que leur prêtent ces auteurs.

Si cette opposition entre nature et civilisation figure parmi les thèmes privilégiés de ces dystopies, il n'en demeure pas moins que, de part et d'autre, celle-ci est abordée, puis développée, dans une perspective critique. Qu'il en soit ainsi saute aux yeux; il suffit d'ailleurs pour s'en convaincre de considérer ces projections de notre futur. Dans *Nous autres*, l'idée de civilisation implique, tel que nous l'avons suggéré plus haut, un contrôle social draconien, fondé sur une panoplie de mesures organisationnelles plus ou moins douteuses qu'on juge indispensables à la stabilité sociale. Quant à l'idée de nature, celle-ci est d'emblée associée à des représentations d'agitation, de spontanéité et de liberté. Ainsi, la nature, et tout ce qui s'y rapporte directement ou indirectement, s'en

trouve conséquemment exclue, reléguée au-delà de cette fortification symbolique du Mur Vert qui préserve l'humain civilisé de l'effroyable menace qu'elle incarne et contre laquelle l'État Unique s'est ultimement constitué. Mais comme le montre ce récit de Zamiatine, cette menace de la nature n'est pas moins déjà présente, voire imminente, malgré les barricades, malgré les efforts de conditionnement et de standardisation de l'homme, car celle-ci réside en l'humain même, étant constitutive de ses moindres fibres. De fait, à mesure que se déploie l'intrigue du roman, on s'aperçoit peu à peu que cette menace est toujours aussi celle de la nature *humaine*, soit de pulsions et d'impulsions, parfois désordonnées et le plus souvent irréductibles, comme de désirs, aussi irrationnels soient-ils. En marge de ces concessions à une conception plus large de la nature, ces dernières composantes – limitrophes certes, mais non moins déterminantes – confèrent une dimension supplémentaire au problème qui se profile tout au long du récit : celui de la liberté et de l'autodétermination de soi, en réaction aux contraintes « civilisantes » d'une société hautement digne du qualificatif « totalitaire ». Rappelons que s'il y a lieu de s'en prendre à la liberté dans le présent contexte, c'est qu'à l'instar de la nature, celle-ci est perçue comme un affront aux provisions « saines » et « salvatrices » de l'État unique, de même qu'à la clairvoyance du Bienfaiteur. Nature et liberté sont donc rejetées en bloc, chacune étant jugée contraire à l'épuration rationnelle de l'ordre social et donc indésirable. La nature, qui introduit trop de variables, qui échappe au contrôle strict dont dépend l'ordre utopique que cherche à maintenir l'État Unique, se trouve répudiée (autant que possible) en l'humain même. La *lex sexualis* dérive par exemple du besoin de maîtriser, à défaut d'éliminer, l'élément passionnel inhérent au désir sous ses diverses formes, notamment sexuelle, à commencer par l'amour :

Après avoir vaincu la Faim (ce qui, algébriquement, nous assure la totalité des biens physiques), l'État Unique mena une campagne contre l'autre souverain du monde, contre l'Amour. Cet élément fut enfin vaincu, c'est-à-dire qu'il fut organisé, mathématisé, et, il y a environ neuf cents ans, notre « Lex Sexualis » fut proclamée : « N'importe quel numéro a le droit d'*utiliser* n'importe quel autre numéro à des fins sexuelles³¹. »

Dans sa formulation même, cette loi reflète l'épuration des rapports interpersonnels et l'évacuation de la passion, de l'affection profonde et sincère, du romantisme, de tout ce qui est susceptible de mener à une quelconque sentimentalité et, ultimement, de rendre vulnérable aux aspects potentiellement tragiques de l'existence humaine. L'amour est ainsi réduit à sa dimension purement physique, c'est-à-dire cette fonction qu'on dit « harmonieuse et agréablement utile à l'organisme³² », nécessaire au bon maintien de tout un chacun et indispensable à la stabilité de l'organisation sociale.

Le reste n'est plus qu'une question de technique. Chacun est soigneusement examiné dans les laboratoires du Bureau Sexuel. On détermine avec précision le nombre des hormones de votre sang et on établit pour vous un tableau de jours sexuels. Vous faites une demande, dans laquelle vous déclarez vouloir utiliser tel numéro, ou tels numéros. On vous délivre un petit carnet rose à souches et c'est tout. [...] Vous voyez comment la grande force de la raison purifie tout ce qu'elle touche³³.

À cette gestion de la sexualité s'ajoute celle de la reproduction humaine, par l'introduction d'une norme maternelle, le tout en fonction d'un idéal humain à réaliser. Ces dispositions eugéniques, qui font curieusement écho à celles que préconise Wells au moment de *A Modern Utopia*, semblent symptomatiques d'une volonté de refouler ce qui est susceptible de rappeler, d'une façon ou d'une autre, les origines de l'homme, de l'éloigner irrésistiblement de la pureté rationnelle et mathématique de l'ordre social utopique. Cette intrusion étatique dans le domaine de la reproduction introduit du coup un assujettissement supplémentaire de l'individu. Désormais issu d'un calcul génétique, d'un espoir fondé sur son potentiel physique, physiologique et, vraisemblablement,

³¹ Zamiatine, *Op cit.*, p. 33 (Je souligne).

³² *Ibid.*, pp. 33-34.

³³ *Ibid.*

intellectuel, l'individu est moins libre que jamais. Celui-ci se trouve en fait inséré au sein d'un vaste processus de rationalisation qui prend pour objet le moindre élément humain, et ce, au service d'une prétendue félicité collective dont les moyens, quand ils prennent pareille forme, s'avèrent en conflit avec les fins poursuivies. Or, c'est justement autour de cette contradiction que s'élaborent tant de dystopies, chacune soulevant à sa manière cette question primordiale : « How, in an age of science and technology, can the world achieve economic, social, political stability and efficiency and, at the same time, not dehumanize the individual by completely controlling him³⁴? »

Cette question rappelle précisément ce besoin d'une « troisième voie » dont nous traitons plus haut. Dans le contexte de *Brave New World*, l'atteinte faite à la nature s'exprime notamment dans la distance organisationnelle qui sépare la « civilisation » des réserves naturelles. Ce contraste expose l'extrême disparité entre ces deux mondes, disparité qui n'est pas sans rappeler aussi celle qui sépare la « civilisation » de ce monde sauvage et anarchique d'au-delà du Mur Vert dans *Nous autres* : l'un faisant l'objet d'un contrôle et d'une gestion extrêmement pointilleuse, l'autre étant entièrement laissé à lui-même, organisé autour de mœurs et de traditions pour le moins archaïques. On a d'ailleurs l'impression, en lisant *Brave New World*, que Huxley veut se moquer de Wells et de sa préférence pour la technique aux dépens de la nature, soumise à une instrumentalisation qui dépasse sans doute les limites de ce que Wells aurait endossé. Pourtant, il nous faut bien garder à l'esprit que Wells chérit comme idéal utopique suprême cette dimension « cinétique » de l'utopie technique moderne telle qu'il la conçoit, à savoir cet idéal d'un progrès effectif et soutenu de la société sous toutes ses faces. Or, fidèle à ce primat d'un progrès, qui du reste dépend chez Wells d'un recours à

³⁴ Mark R. Hillegas, *Op cit.*, p. 52.

la science, à la technique, ainsi que d'une gestion éclairée, Huxley développe, lui aussi, bien que d'une façon manifestement satirique, l'idée d'une instrumentalisation de la nature, instrumentalisation qui se veut indispensable à la stabilité même de l'utopie. Mais plutôt que de se fonder simplement sur une réorganisation de la société comme le proposait Bellamy, cet impératif de progrès exige en quelque sorte qu'on aille encore plus loin, s'incrutant plus spécifiquement dans l'humain, pris comme point de départ effectif d'un progrès social nouveau. L'humain, par exemple, ne se reproduit plus : il *est* reproduit, et ce, *mécaniquement*, la reproduction vivipare, la *maternité*, la *famille*, qu'on juge odieuses et dégoûtantes, étant expulsées du fonctionnement hygiénique, clinique et scientifique d'une « civilisation » qui ne fait guère place aux aléas de la nature humaine et encore moins au développement « naturel » de l'individu. À l'instar des provisions rationalisantes de l'État Unique dans *Nous autres*, celles de l'État mondial de *Brave New World* existent en vue de préserver, coûte que coûte, la stabilité sociale. La nature humaine, sociale et filiale, s'en trouve elle-même mise en cause, étant donné le trouble émotif qu'elle est à tout moment susceptible de provoquer, au même titre que les rigueurs d'une existence éprouvante :

Mother, monogamy, romance. High spurts the fountain; fierce and foamy the wild jet. The urge has but a single outlet. My love, my baby. No wonder those poor pre-moderns were mad and wicked and miserable. Their world didn't allow them to take things easily, didn't allow them to be sane, virtuous, happy. What with mothers and lovers, what with prohibitions they were not conditioned to obey, what with the temptations and the lonely remorse, what with all the diseases and the endless isolating pain, what with the uncertainties and the poverty – they were forced to feel strongly. And feeling strongly [...], how could they be stable³⁵?

Au risque de nous répéter, rappelons que l'humain de cette société utopique est, étrangement, un moyen à privilégier, à adapter aux moindres besoins de la société à mesure qu'ils surgissent. Ce n'est certes pas la société qui doit s'adapter aux besoins de

³⁵ Huxley, *Brave New World*, p. 36.

l'homme, mais tout le contraire. Les parents et les proches s'étant montrés, avec le temps, dépourvus de toute utilité, et s'étant même confirmés, à la limite, comme une source potentielle de troubles, ils sont inconsidérément remplacés par l'ersatz impersonnel des Centres d'incubation et de conditionnement, qui « dressent » la société entière selon les attentes qu'on fonde sur chacun. L'ordre et l'utilité qu'on prône ainsi avant tout expliquent alors cette « aseptisation clinique » de l'existence, qu'on veut désormais exempte de la moindre parcelle de trouble ou de laideur naguère attribuable à la vie dans son déroulement normal et/ou naturel. C'est ainsi donc qu'est instauré un véritable culte de la jeunesse, d'une société perpétuellement jeune au détriment des aînés, qui, faute d'une raison d'être, se donnent volontiers la mort dès l'âge de 60 ans : « Youth almost unimpaired till sixty, and then, crack! The end³⁶. »

F. Limites à la science dans *Brave New World*

Le point culminant de tout *Brave New World* réside pour nous dans l'entretien de Mustapha Mond avec John, Bernard et Helmholtz, en réponse à leur mini révolte consistant à « libérer » un groupe d'ouvriers Deltas à la sortie du travail. Mond, dans un élan de bienveillance presque paternelle, cherche à comprendre les raisons de cet écart de conduite répété, tout en faisant valoir la nécessité de l'ordre ainsi établi au sein du « meilleur des mondes ». Mais outre une panoplie de considérations sur une variété de sujets, l'intérêt premier de cet entretien se trouve dans cette réévaluation de la valeur intrinsèque de la technique et des sciences, qu'il subsume avant tout à l'idéal du bonheur de la collectivité. Certes, elles représentent, à ses yeux, les moyens par excellence de réaliser et même d'organiser l'utopie mondiale dans son fonctionnement élémentaire,

³⁶ *Ibid.*, p. 99.

mais seulement dans les limites d'un important contrôle. Laissées à elles-mêmes, la technique et les sciences présentent une éventuelle et probable atteinte à la stabilité de la société, surtout si elles devaient échapper à cette mainmise étatique, qui l'oriente exclusivement sur des questions d'utilité première. Or, deux raisons expliquent pourquoi l'État limite ainsi la portée de la science et de la vérité dans leur développement, et donc dans le déploiement d'un progrès continu, idée maîtresse de l'utopie wellsienne. D'une part, il est question du bonheur individuel et du désœuvrement physique, psychologique, existentiel, auquel une vie de loisirs excessifs ne manquerait pas de conduire : « The Inventions Office is stuffed with plans for labour-saving processes. Thousands of them. [...] And why don't we put them into execution? For the sake of the labourers; it would be sheer cruelty to afflict them with excessive leisure³⁷. » Mais comme le fait valoir le Contrôleur, il est aussi et avant tout question de stabilité sociale, d'emblée menacée par l'impact de nouvelles découvertes, de nouvelles possibilités pouvant servir des intérêts contraires à ceux de la société dans son ensemble :

We have our stability to think of. We don't want change. Every change is a menace to stability. That's another reason why we're so chary of applying new inventions. Every discovery in pure science is potentially subversive; even science must sometimes be treated as a potential enemy³⁸.

La science est donc loin de présenter cette source inépuisable de découvertes pavant la voie vers une félicité humaine toujours plus achevée jusqu'à l'avènement de cette fin de l'histoire mythique de la « société de loisirs », le travail étant enfin pris en charge, comme le souhaitent Wells, par l'achèvement d'une industrialisation et d'une technicisation de la société utopique, dont même leurs utopies n'étaient pas encore la représentation exacte, mais un simple stade sur la voie de sa réalisation.

³⁷ *Ibid.*, p. 205.

³⁸ *Ibid.*

Par l'introduction de cette idée, Huxley questionne plus précisément qu'ailleurs cette idée fondatrice de l'utopie technique moderne, soit celle de la valeur d'un progrès continu de l'innovation technico-scientifique, tout en montrant la prééminence qui revient presque de droit à la rationalisation dans le contexte utopique. Ce faisant, Huxley se distancie habilement de ses considérations (et critiques) sur l'impact premier d'un tel progrès, d'une telle innovation, sur l'homme, impact qu'il critique sévèrement tout au long de son roman. Ainsi considère-t-il l'innovation technico-scientifique dans le sens même d'un Wells, soit à distance, en évaluant sa contribution potentielle en rapport à l'Histoire.

It's curious [...] to read what people in the time of Our Ford used to write about scientific progress. They seemed to have imagined that it could go on indefinitely, regardless of everything else. Knowledge was the highest good, truth the supreme value; all the rest was secondary and subordinate³⁹.

À la différence de Wells toutefois, Huxley est loin de partager cet idéalisme aveugle, fondé sur une vision sans doute rêvée d'un progrès social et moral continu à mesure que progressent et qu'évoluent, inlassablement sinon inévitablement, la technique et les sciences. Au contraire, Huxley rejette cette idée dès le départ, et ce, au profit d'une vision nettement plus modérée, voire même pessimiste, soutenant, comme nous avons pu le constater, que même dans la perspective utopiste, l'innovation technico-scientifique présente une menace pour l'homme, comme pour la société. « Science is dangerous, prévient Mustapha Mond; we have to keep it most carefully chained and muzzled⁴⁰. » Ainsi, autant Wells voit une menace à la survie à long terme de l'humanité dans le libre développement de la nature, autant Huxley situe une menace analogue dans le libre développement de la technique et des sciences, rejetant entre autres cette vision

³⁹ *Idid.*, p. 208.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 205.

idéalisée d'un progrès continu de la connaissance, de la société, de l'homme. « We can't allow science to undo its own good work. That's why we limit the scope of its researches [...]. We don't allow it to deal with any but the most immediate problems of the moment⁴¹. » Ce rejet, en fait, n'est rien de moins qu'une soumission, au sein de *Brave New World*, de la science, de la technique, bref de la connaissance et de la vérité, à cette stabilité sociale absolue, au bonheur le plus complet de la collectivité. Cette critique des sciences et de la technique, que Huxley lui-même défend à plus d'un égard, est émise par l'un des contrôleurs mondiaux du « meilleur des mondes ». Contre l'idéal de l'utopie technique moderne, le défenseur par excellence de tout le projet développé à travers *Brave New World* fait valoir, en termes d'utilité et d'instrumentalité bien sûr, la nécessité de contrôler, de limiter ces développements potentiellement insidieux ou subversifs. Car du moment que la technique outrepassé les limites d'une mainmise humaine, il y a à craindre pour la stabilité sociale, pour l'ordre ainsi réalisé. C'est d'ailleurs le fondement de cette critique dans son ensemble; c'est ce qui pousse Huxley, entre autres, à remettre en cause l'idée même de l'instrumentalité/neutralité absolue de la technique et des sciences que défendent ou, du moins, présupposent à leur manière Wells et Bellamy.

Il devient intéressant, sur ce point, de s'attarder un instant à la primauté que garde la rationalisation par rapport à la technique et les sciences, même par rapport au progrès, surtout compte tenu des espoirs que des penseurs comme Wells et Bellamy y fondent. Cette idée de la nécessité d'un arrêt du progrès, voire de l'évolution même de la société, est évidemment commune à la plupart des dystopies, comme nous avons pu le constater avec *Nous autres* et *Brave New World*; c'est aussi ce qui les distingue le plus

⁴¹ *Ibid.*, p. 208.

souvent de l'utopie technique en général, en retournant à ces représentations traditionnelles de l'utopie comme d'une société stable et achevée que plus rien, pas même la seule idée d'une innovation possible, ne vient troubler dans son fonctionnement. Car l'utopie technique moderne, plus que jamais dans l'histoire de l'utopie, introduit l'idéal utopique aux possibilités d'un futur désormais ouvert, c'est-à-dire vers lequel l'humanité, dans son travail quotidien, et la société en général, dans sa réceptivité à la nouveauté, se sentent presque naturellement portées, dans et par le seul cours de l'Histoire chez Bellamy, ou par les développements technico-scientifiques comme réponse aux problèmes et aux espoirs de l'humanité chez Wells. Pareil achèvement de l'Histoire dans le contexte utopique traditionnel reflète la perfection de l'ordre social alors réalisé. Incarnant déjà l'âge d'or tant convoité, cette perfection ne souffre évidemment pas du moindre manque. Du côté de la dystopie, cependant, la nécessité d'un « arrêt » de l'Histoire, et donc de l'imposition de contraintes importantes sur les plans de l'évolution de la société et des développements techniques, scientifiques et même de la connaissance en général, représente le prix à payer pour cette prétendue félicité collective : on sacrifie le progrès – vraisemblablement fondamental, voire constitutif, aux dires de Bellamy comme de Wells, du projet de l'utopie technique moderne en lui-même – au nom d'une stabilité absolue, imperturbable, de la société, conçue comme véritable condition de l'utopie.

Somme toute, *Zamiatine* et *Huxley* présentent tous deux une importante défense de l'intégrité humaine et font ressortir ces enjeux de liberté et d'individualité trop souvent écartés dans le contexte utopique. Par le biais de leurs critiques, ils proposent ainsi une vision de la société en laquelle l'ordre ne devrait guère dépendre de mesures ou de dispositions qu'on dit certes « utopiques », mais qui, réflexion faite, méritent plutôt

qu'on s'y oppose. D'ailleurs, plusieurs de ces mesures nous confrontent à un problème de légitimation éthique, problème d'autant plus pressant vu la taille et la portée de l'utopie technique moderne. Or Zamiatine et Huxley exploitent ces mesures douteuses en vue de montrer l'extrême disparité qu'il y a, ne serait-ce que potentiellement, entre les fins poursuivies et les moyens adoptés en vue de leur concrétisation. Ce faisant, non seulement mettent-ils en évidence cette indécidabilité foncière qui caractérise l'utopie sur le plan éthique, mais ils montrent en plus la difficulté éthique que pose toute légitimation prenant pour base de simples considérations d'utilité et/ou d'instrumentalité. Pour revenir un instant à Wells et à Bellamy, par exemple, l'antidémocratie qu'ils préconisent au nom de l'efficacité s'avère immédiatement problématique, faute d'une légitimation véritable, indépendamment des manquements imputables aux structures politiques démocratiques traditionnelles. Cette antidémocratie, toutefois, n'est qu'une petite part des problèmes que soulèvent ces utopies et qui ont tout à voir avec cette prééminence philosophique et idéologique de la rationalité instrumentale dans son application à la société dans ses moindres sphères comme à l'individu dans son être même. On ne questionne pas, bien entendu, que ces idées d'efficacité, d'utilité, d'instrumentalité, élevées au rang de valeurs, aillent naturellement de pair avec l'industrialisation et l'abondance matérielle de moyens nouveaux qui en résulte. Mais autant certains moyens sont d'une grande efficacité dans la réalisation de divers idéaux utopiques, autant se révèlent-ils n'être pas aussi innocents qu'on pourrait le souhaiter, surtout dans le meilleur des mondes. C'est ce que s'efforcent tant bien que mal de faire valoir ces deux auteurs. Pourtant, on a l'impression, en lisant de nombreux passages de *Nous autres* et de *Brave New World*, qu'il ne s'agit pas seulement de montrer les implications d'un monde ayant atteint un tel niveau d'ordre et de régularité à

travers la contrainte et même la déshumanisation de ses citoyens, mais aussi de renforcer leurs critiques par l'exagération patente des modalités d'une gestion totalisante de la société. On parle par exemple d'une surveillance tatillonne (correspondance, conversations, faits et gestes), d'une cruelle normativité (la *lex sexualis*, la norme maternelle, « les quinze mouvements masticateurs réglementaires pour chaque bouchée⁴² », les castes sociales), de l'éradication de l'individualité en face de la collectivité, mesures qui, strictement parlant, débordent tout de même du cadre des moyens ou des mesures prévus dans *Looking Backward* ou *A Modern Utopia*. Du coup, Zamiatine et Huxley forcent malgré eux la question de savoir si ce recours à la satire, et même à l'absurde, exagérant gratuitement par moments le zèle utopique, ne discrédite pas en quelque sorte la dystopie en tant que discours ou analyse sérieuse. Évidemment, la dystopie n'est pas ou, du moins, ne prétend pas au titre de philosophie politique ou sociale rigoureuse : elle se contente par essence d'être une réflexion critique sous forme littéraire. Mais au-delà d'une commune invitation à critiquer la société *at large*, ou alors seules ces valeurs ou tendances plus inquiétantes, la dystopie ne présente pas moins l'extension imaginative et généralement temporelle de prémisses et de présupposés utopiques et des moyens qui en découlent (centralisation du pouvoir, antidémocratie, rationalisation, gestion scientifique, technicisation, normativité) pour faire ressortir ces inévitables contradictions qui s'opposent en fin de compte à la nature soi-disant idéale d'une telle société. En ce sens, il est vrai que la dystopie, en tant que réflexion littéraire, cherche le plus souvent à détourner de l'élan utopiste tout court, comme s'il s'agissait du mal suprême. On semble ainsi supposer que l'utopie et tout ce qu'elle implique, parfois seulement de façon circonstanciée, coûteraient vraisemblablement trop à l'humanité, et

⁴² Zamiatine, *Op cit.*, p. 104.

surtout à l'individu, pour qu'on puisse l'envisager avec espoir plutôt que la plus grave appréhension. D'une certaine façon, la satire et l'absurde sont l'envers du sérieux, voire de l'optimisme béat avec lequel l'utopiste articule ce projet de société qui, croit-il, atteindra assurément à la perfection sociale humaine. On pourrait penser que, d'un côté comme de l'autre, on pêche pour ainsi dire par excès, car autant l'utopie présente un monde ordonné et harmonieux, autant l'anti-utopie présente ce même idéal comme une garantie, aussi ténue soit-elle, des pires terreurs. Ainsi, ni l'une ni l'autre n'aurait de valeur épistémologique en elle-même. À vrai dire, leur valeur resterait d'une tout autre nature et se limiterait en fait à la réflexion que nous, les lecteurs, sommes enjoins à mener pour et par nous-mêmes. Une telle réflexion, qui s'élaborerait ainsi entre ces positions extrêmes de l'utopie et de la dystopie, nous rapproche de cette voie mitoyenne dont nous traitons plus haut. Idéalement, celle-ci se formulerait autour d'une synthèse de ces élans critiques en face d'une réalité, qui, à maints égards, gagnerait sans doute à être repensée.

Conclusion

Au fil de cette recherche, notre intention aura été non seulement d'élucider ce rôle – vraisemblablement central – des sciences et de la technique au sein de l'utopie technique moderne, mais celui de la rationalité instrumentale aussi, qui, à lumière des considérations précédentes surtout, ne nous semble pas moins d'importance. Car un lien indéniable l'unit à la technique, selon nous, de même qu'aux sciences, soulevant du coup la question de savoir si au-delà même de ce rôle, certes inestimable, de l'innovation technico-scientifique, ce n'est pas plutôt celui de cette « rationalisation » qui s'avère le plus déterminant, et même le plus problématique – comme le laissent entendre nos antiutopistes – pour l'ensemble du projet utopique. Cette logique qui sous-tend ainsi aux dispositions dites « rationnelles », prévues et promues dans la réalisation de l'utopie, nous semble emblématique, non pas de la technique en elle-même, mais du rapport instrumental au monde qu'elle favorise en quelque sorte, le rôle de la technique étant effectivement d'appuyer cette transfiguration utopique du monde, telle que développée chez Wells et Bellamy, et dans une intention critique bien sûr, chez Zamiatine et Huxley aussi. C'est du moins l'impression que donnent ces principaux textes au centre de notre étude, la technique y étant d'emblée représentée sous forme d'instrument, d'idéal d'efficacité, de vecteur de progrès, et ainsi de suite. C'est aussi ce qui permettrait d'expliquer pourquoi leurs auteurs ont si souvent recours à la notion de la technique, comme à une « métaphore par excellence », dans leurs représentations d'un fonctionnement optimisé, et ainsi idéalisé, d'une société enfin régie selon l'idéal de l'utopie technique moderne. C'est en ce sens, selon nous, que la technique ne présente

pas seulement un moyen concret de rehausser la société dans son fonctionnement élémentaire, mais offre par surcroît le modèle même de son fonctionnement idéal.

Comme moyen, la technique est évidemment synonyme d'une série d'innovations pratiques pouvant être mises à profit dans la poursuite de l'utopie; mais comme modèle, elle offre en outre un indice clair de l'ordre, de la régularité et de l'utilité, entre autres, que l'utopiste œuvre à introduire idéalement dans les diverses sphères de sa société. Ce « double statut » de la technique reflète ainsi sa proximité avec la rationalisation, que les utopistes ont manifestement tendance à concevoir, non pas comme simple « moyen à privilégier », mais bien, vu les bienfaits qu'elle est toujours déjà susceptible d'introduire – et introduit souvent effectivement – comme fin méritant d'être poursuivie *pour et par elle-même*. Ainsi, la technique et la rationalisation incarnent la substance même de l'idéal poursuivi en termes de potentiel de transformation sociale, comme dans les utopies de Wells et de Bellamy, où la technique au sens large occupe effectivement un rôle central, plus précisément dans l'optique de rehausser les possibles progrès et d'améliorer, sur les plans de l'utilité et de l'efficacité, les modalités d'une gestion qui se voudrait proprement « utopique ». Évidemment, cette confusion des moyens avec les fins explique mieux l'optimisme avec lequel nos utopistes célèbrent les prétendues « promesses » de l'innovation technico-scientifique, tout comme le fait qu'ils la conçoivent comme une véritable *extension* de la rationalisation utopique. Mais la difficulté, du point de vue dystopique, concerne néanmoins cette approche utilitaire et instrumentale de l'utopiste à la nature – et à l'humain aussi – dont les implications éthiques et morales se révèlent plus ou moins douteuses. Qu'on pense, par exemple, à l'obligation de servir l'État, aux règles de qualification aux loisirs ou, pis encore, aux droits de se reproduire, renforçant ces

craintes qu'inspire, à juste titre, la simple idée d'une « gestion » de la population. C'est évidemment contre ce genre d'ingérence étatique que s'insurgent Zamiatine et Huxley, sans compter celles que favorise cette centralité de la technique et de la rationalité instrumentale, en cela qu'elles accentuent le contrôle, voire la manipulation effective de l'humanité, progressivement en proie à une normalisation et à une standardisation certaine, à une perte de liberté et d'autonomie, bref à ce que nous appelions à divers moments une « intrusion » étatique et technico-scientifique sur tous les plans, ou peu s'en faut, de l'existence humaine.

Dans un contexte utopiste où les représentations prédominantes de l'humain et de la société se révèlent surtout d'inspiration matérialiste et positiviste, en plus d'être intimement associées à ces idéaux pratiques et éthiques d'utilité et de rendement, l'importance accordée aux développements technico-scientifiques dans la construction d'un monde meilleur paraîtra sans doute aller de soi. Pour Bellamy, qui conçoit les transformations techniques et industrielles de sa société, de même que ces troubles qu'elles suscitent, comme caractéristiques d'un tournant de l'Histoire qui aboutirait éventuellement à l'avènement de l'utopie, comme pour Wells, chez qui l'innovation technico-scientifique est la condition *sine qua non* d'une utopie « proprement moderne » (c'est-à-dire cinétique, et donc fondée sur un progrès soutenu dans tous les domaines), l'utopie est manifestement fonction de ce recours à l'innovation et à la rationalisation instrumentale. Ce recours s'avère toutefois révélateur de présupposés prédominants au sujet de la prétendue « valeur intrinsèque » des sciences et de la technique, comme d'une rationalisation et d'une instrumentalisation du monde, de la nature et de la société. Ces présupposés de « neutralité » et d'« instrumentalité » laissent par exemple croire que le monde et la nature se donnent d'entrée de jeu comme « ressources », donc comme objets

d'un contrôle et d'une manipulation possibles et même souhaitables, dans et par cette réorganisation concrète – à la fois technique et scientifique – que propose l'utopie technique moderne. En cela, ces présupposés pour le moins optimistes constituent un élément essentiel de notre compréhension de celle-ci comme étant fondée sur une naïveté plus ou moins prégnante. (Mentionnons au passage que ces présupposés font écho à ceux entretenus à l'égard de la technique, alors qu'on la considère rarement, à travers ces textes, en termes « déterministes » ou « substantivistes », ce qui nous mènerait évidemment à des considérations « dystopiques » plus proches de celles d'un Philip K. Dick ou d'un William Gibson, par exemple.)

Tel que nous l'avons mentionné, la technique participe à un vaste processus de réorganisation de la société dans son fonctionnement primaire. Ainsi, suivant les réflexions utopiques de Bellamy, de Wells et d'autres, la société devrait être repensée puis réorganisée en fonction de critères décisionnels nouveaux, puisque la question utopique soulève tout autant celle des critères de décision. Selon Wells et Bellamy, l'obstacle premier à la réalisation de l'utopie à leur époque résidait, entre autres, dans le fait que les critères décisionnels dominants en cette période de monopoles capitalistiques étaient tous dépendants, non pas d'intérêts collectifs, mais bien d'intérêts foncièrement privés. C'est en ce sens qu'ils défendent l'impératif d'une rationalisation économique, scientifique, instrumentale comme moyen de faire primer l'intérêt de la collectivité au-dessus d'intérêts particuliers (à ceci près, toutefois, que Wells et Bellamy entretiennent en plus la croyance que le bien-être collectif est *nécessairement* fonction d'efficacité et d'utilité dans l'organisation et la gestion de la société). Cet impératif n'est pas sans rappeler les réflexions éthiques et morales des utilitaristes, qui voient dans « le plus grand bonheur pour tous » un critère de décision assurément plus fiable que celui d'un

simple intérêt personnel; d'autant plus qu'à la longue, c'est-à-dire suivant l'achèvement d'une véritable société idéale, les deux devraient vraisemblablement se correspondre. Logiquement fondé, ce raisonnement se montre trop rarement à la hauteur de ses promesses, et ce, même à titre d'expérience de pensée. On serait bien entendu tenté d'invoquer à titre d'explication les difficultés qu'implique par avance une gestion centralisée ou totalisante de la société, sans compter celles, encore seulement imaginées, qu'introduirait une organisation de la planète entière sous le contrôle prétendument éclairé d'un État mondial unique. N'empêche, ce raisonnement utilitariste du « plus grand bonheur » aide tout de même à mieux comprendre cette logique instrumentale et « rationalisante » que nous associons spontanément à la technique. Il n'explicite certes pas ces formulations typiques du projet utopique, même si par son entremise l'on vise effectivement le plus grand bonheur et le plus grand bien de la collectivité; mais le rapport au monde et à la société qu'il promeut ne présente pas moins d'importantes similarités : d'un côté, la fin, de l'autre, les moyens, et cette tendance à tout réduire en fonction d'une majorité, d'une prétendue « normalité ». Il ne reste dès lors plus qu'à tout soumettre aux prescriptions d'une gestion éclairée (avec tout ce que cela implique), ne serait-ce qu'en vue de cette utopie moderne, désormais réalisable et non plus enfouie dans un passé à jamais perdu.

Que les antiutopistes exploitent ainsi ce filon idéaliste dans leurs critiques respectives relève certes de l'évidence, puisque le problème, tel que le conçoivent Zamiatine et Huxley, se profile justement à travers cette idée qu'une maîtrise, qu'une rationalisation (extrême) des aléas naturels, sociaux, humains et autres, serait avant tout nécessaire au maintien de l'utopie dans son achèvement perpétuel. Car à suivre le présupposé utopiste, l'utopie serait en effet fonction d'une centralisation du pouvoir,

d'une standardisation des façons de faire, d'une surveillance et d'un contrôle rigoureux, se résumant plus ou moins en une vaste entreprise de rationalisation ayant pour fin ce soi-disant « plus grand bonheur pour tous ». À supposer ainsi qu'une ingérence étatique dans l'organisation ultime de la vie humaine puisse avoir quoi que ce soit à voir avec celle d'une quelconque utopie, même la plus « proprement moderne », Wells et Bellamy, sans doute mû par un idéalisme « chimérique », s'attirent ainsi la dérision de Zamiatine et de Huxley, qui sont bien loin de partager un tel optimisme.

Ainsi, s'il nous importe de souligner que nos critiques antiutopistes ne se préoccupent pas tellement de la question technique prise en elle-même, mais bien des excès que les utopistes s'autorisent d'entrée de jeu dans la réalisation de l'idéal social, c'est qu'à considérer la conception générale de la technique qui transparaît à divers moments de leurs réflexions, il en ressort que ceux-ci l'étaient manifestement de ces présupposés de neutralité et d'instrumentalité, à l'instar de Wells et de Bellamy. Autrement dit, la technique resterait, pour Zamiatine et Huxley aussi, un simple moyen et dès lors, n'introduirait pas d'elle-même ces transformations de la société et de l'humain, bien qu'elle impose d'importantes adaptations de part et d'autre. Ce serait alors la rationalisation – soit la légitimation de mesures et de modalités de gestion pour le moins douteuses, surtout en vertu de l'impact non négligeable qu'elles ont sur la vie humaine sous forme d'instrumentalisation, de standardisation, voire de déshumanisation de l'humain, d'autant plus facilitées par ces avancées technico-scientifiques – qui présente le véritable problème de l'utopie technique moderne selon nos deux dystopistes.

Ce problème éthique soulève évidemment la question de la légitimation de moyens techniques ou autres qu'autorise en fin de compte une approche « rationnelle » à

l'organisation et à la gestion de la société à ses divers niveaux. En effet, suivant Horkheimer et son emploi du concept de raison subjective, nous avons montré que la valeur d'une chose – et ici nous pensons par exemple à la technique – est strictement dépendante de son utilité en vue d'une fin donnée et qu'elle est donc changeante suivant la fin qu'elle sert. Évidemment, cette valeur se voit généralement attribuée en termes d'efficacité, de rendement, de performance, c'est-à-dire en termes d'une série de catégories davantage inspirées d'un calcul utilitaire que d'un véritable standard éthique (pour autant qu'un tel standard garde encore, dans pareil contexte, une quelconque pertinence). Dans leur poursuite de l'idéal utopique, les utopistes outrepassent à divers degrés et sur divers points les limites de ce qu'on serait tenté d'appeler le droit humain, en s'ingérant (à proprement parler) dans des domaines qui, à ce titre, devraient leur rester strictement interdits. Ces domaines sont, par exemple, ceux de l'autonomie et de la liberté et s'étendent à toutes les sphères de l'existence personnelle et privée. C'est le principal problème que soulèvent les récits de *Brave New World* et de *Nous autres*, en extrapolant, bien entendu, autour de ces prémisses d'une gestion utopique de la société qui sous-tendent, pour leur part, aux récits de *Looking Backward* et de *A Modern Utopia*. Mais si cette question semble d'autant plus pressante du côté de ces dystopies, c'est que leurs auteurs, tel que mentionné, s'intéressent plus précisément à la question de la rationalisation et de la légitimation qu'elle permet, non pas au moment d'instaurer, puis de réguler une société idéale en vue de sa concrétisation, mais bien dans le contexte de son achèvement, au nom de la préservation de sa stabilité interne et de sa persévérance dans le temps.

À ce titre, il est intéressant de noter que, pour Wells, cette stabilité absolue, qui est partie intégrante d'une majorité d'utopies, n'est pas essentielle à la sienne, dans la

mesure où l'utopie réellement moderne se doit d'être à jamais en évolution vers une réalisation plus complète des prémisses utopiques (et donc en lutte contre la nature, qui présente toujours déjà, selon lui, une menace à l'espèce humaine). Réitérons ici que le moyen premier de cette « évolution » constitue un progrès constant de la société, impliquant certes l'innovation technico-scientifique, mais plus particulièrement son orientation et son application éclairée dans la solution des problèmes clés et dans la réalisation des fins poursuivies. On trouve le pendant dystopique à cet optimisme wellsien chez Huxley, alors qu'il met en doute l'ultime possibilité de concilier l'organisation utopique de la société avec l'introduction sans cesse renouvelée d'innovations, de découvertes, de progrès scientifiques et autres, qui ne manquent pas de troubler l'ordre social et, donc, menacent la stabilité même de l'utopie. En réorientant ce jugement explicite de l'innovation sur le problème d'une possible surrationalisation de moyens excessifs (particulièrement en ce qu'ils s'appliquent à l'humain dans son quotidien ou pire encore), on situe sans doute mieux l'enjeu de la question éthique telle que soulevée par ces dystopies de Zamiatine et de Huxley. Suivant leurs critiques, on comprend donc que la menace de la science et de la technique, et surtout d'une rationalisation instrumentale de toute chose au service du plus grand bonheur et d'une stabilité sociale absolue, réside dans le fait qu'elles emportent la société dans une course effrénée vers un progrès matériel impossible et somme toute dévastateur pour l'humain en lui-même. Car l'utopie technique moderne rêvée n'advient que par le biais de l'innovation technico-scientifique, qu'elle soit issue du cours naturel de l'Histoire ou le fruit des plus grands efforts humains, et surtout ne se réalise pas seulement dans le monde extérieur, mais dans l'esprit et dans la chair même de l'être humain. Ultimement, et c'est ce que nos deux antiutopistes nous portent à redouter le plus, la technique et les sciences,

qu'on associe d'emblée au progrès matériel, à l'abondance sous toutes ses formes, à cette vague idée d'un bonheur et d'une libération des affres du travail physique, mêlés à cette logique instrumentale qui sert de fondement à l'organisation idéale de la société, semblent davantage être les fins que sert l'humanité, plutôt que de simples moyens à sa portée et sous son contrôle. Mais qu'est-ce qui empêche alors l'humanité d'être elle-même réduite au rang de simple moyen à leur service, du moment qu'on les associe si intimement aux fins utopiques?

Bibliographie

- Bacon, Francis, *The Major Works, including New Atlantis and the Essays*, Ed. Brian Vickers, Oxford: Oxford University Press, 2002, 813 p.
- Bellamy, Edward, *Looking Backward 2000-1887*, 1888, Ed. Alex MacDonald, Peterborough, ON: Broadview Literary Texts, 2003, 288 p.
- Booker, M. Keith, *Dystopian Literature, A Theory and Research Guide*, Westport CT: Greenwood Press, 1994, 424 p.
- Campanella, Tommaso, *La cite du soleil, 1602/1623*, Tr. Alexandre Zévaès, Paris : Vrin, 1982, 122 p.
- Carlyle, Thomas, « Signs of the Times », 1829, *The Collected Works of Thomas Carlyle*, 16 vol., London: Chapman and Hall, 1858.
- Cioran, E.M., *Histoire et utopie*, Paris : Gallimard, Coll. Folio essais, 1960, 142 p.
- Elliott, Robert C., *The Shape of Utopia*, Chicago: University of Chicago Press, 1970, 158 p.
- Forster, E.M., *The Machine Stops: And Other Stories*, Ed. Rod Mengham, London: Andre Deutsch, 1997, 190 p.
- Hillegas, Mark R., *The Future as Nightmare, H.G. Wells and the Anti-utopians*, London: Southern Illinois University Press, 1967, 200 p.
- Horkheimer, Max, *Eclipse of Reason*, 1947, New York: Continuum, 2003, 191 p.
- Huxley, Aldous, *Brave New World*, 1932, London: Flamingo, 1994, 237 p.
- Kateb, George, *Utopia and Its Enemies*, New York: Schoken Books, 1972, 244 p.
- More, Thomas, *Utopia*, 1516, Tr. Paul Turner, London: Penguin Classics, 2003, 135 p.
- Morris, William, *News From Nowhere*, 1890, Ed. Stephen Arata, Peterborough, ON: Broadview Literary Texts, 2003, 356 p.
- Orwell, George, *Nineteen Eighty-Four*, 1949, London: Penguin, 326 p.

———, « Wells, Hitler and the World State », 1941, *My Country Right or Left 1940-1943: The Collected Essays, Journalism & Letters of George Orwell*, Ed. Sonia Orwell & Ian Angus, 1968, 477 p.

Platon, *La République*, Tr. Georges Leroux, Paris: Flammarion, 2002, 799 p.

Wells, H.G., *A Modern Utopia*, 1905, Ed. Gregory Claeys & Patrick Parrinder, London: Penguin Classics, 2005, 281 p.

———, *The Sleeper Awakes*, 1899 (as *When the Sleeper Wakes*), London: Penguin Classics, 2005, 252 p.

Vonnegut, Kurt, *The Player Piano*, 1952, New York: Delta, 341 p.

Zamiatine, Eugène, *Nous autres*, 1920, Tr. B. Cauvet-Duhamel, Paris : Gallimard, Coll. L'imaginaire, 219 p.